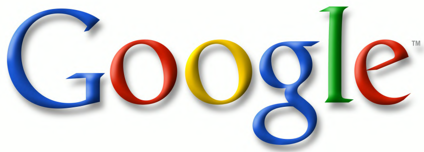
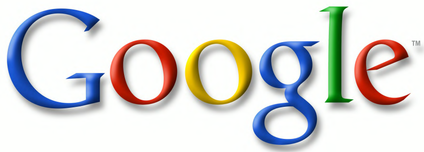
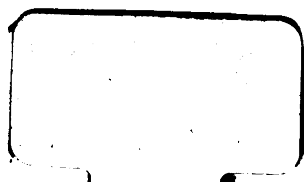










PHILOSOPHES ET PENSEURS

J. CALVET
Agrégé des Lettres

Les Idées Morales de Madame de Sévigné

BLOUD & Cie

416-417 — SCIENCE ET RELIGION — Études pour le temps présent

Les Idées Morales de Madame de Sévigné

MÊME COLLECTION

Philosophes et Penseurs.

P. Alfaric. — **Aristote** (*337*).................. 1 vol.

E. Beurlier, professeur agrégé de philosophie. — **Kant.** 6e édition (*236*).............................. 1 vol.

Du même auteur : **Fichte.** 2e édition (*332*)....... 1 vol.

A. Degert, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur de littérature latine à l'Institut catholique de Toulouse. — **Les idées morales de Cicéron** (*415*).................................... 1 vol.

Baron Carra de Vaux. — **Leibniz** (*422*)........ 1 vol.

Dufréchou. — **Les idées morales de Sophocle** (*414*) 1 vol.

Michel Salomon. — **H. Taine.** 4e édition (*210*).. 1 vol.

Du même auteur : **Théodore Jouffroy** (*413*).... 1 vol.

E. Thouverez, professeur à l'Université de Toulouse. — **Herbert Spencer.** 3e édition (*331*)........... 1 vol.

Du même auteur : **Stuart Mill.** 2e édition (*362*). 1 vol.

PHILOSOPHES ET PENSEURS

LES IDÉES MORALES

DE

MADAME DE SÉVIGNÉ

PAR

J. CALVET
Agrégé des Lettres
Professeur à l'Institut Catholique de Toulouse.



PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & Cie
4, RUE MADAME, 4
1907

INTRODUCTION

En 1829, Sainte-Beuve remarquait déjà qu'on avait tout dit sur Mme de Sévigné et il jugeait téméraire d'en parler encore. Que dirait-il aujourd'hui après tous les travaux qui ont paru depuis et ne trouverait-il pas en particulier que le livre succulent de M. Gaston Boissier, dans la collection des *Grands Ecrivains*, doit décourager tous les critiques qui voudraient écrire de la spirituelle marquise.

Aussi bien je ne me flatte pas d'apporter ici ni faits nouveaux, ni vues originales. Mais suivant un plan qui est commun à plusieurs opuscules qui paraissent en même temps que celui-ci, je me propose de grouper et de mettre en relief les idées morales de Mme de Sévigné. Ce qu'on va chercher en général dans ses lettres — et les nombreux recueils de morceaux choisis qui en ont été faits accusent bien cette tendance, — ce sont des documents sur la société du XVIIe siècle. Assurément ces documents sont précieux ; mais peut-être ne faudrait-il pas négliger de recueillir au passage les saines réflexions où elle s'attarde et les leçons morales qu'elle donne libéralement. Quand elle lisait, elle cherchait toujours l'idée solide qui pouvait enrichir son âme ; il serait peut-être sage, en la lisant, de l'imiter et de faire servir la connaissance qu'elle eut de l'homme et l'expérience qu'elle fit de la vie, au développement de notre personnalité morale.

Il n'y a rien d'excessif à faire de Mme de Sévigné un moraliste qui mérite d'être écouté et à aller lui demander, avec respect, des leçons.

Douée d'une âme saine et d'un esprit prompt, elle fut élevée par trois hommes, dont l'un l'abbé de Coulanges, était la bonté même et les deux autres, Chapelain et Ménage, les deux plus savants hommes de leur temps. De bonne heure, elle fréquenta les sociétés littéraires choisies, où la conversation touchait souvent à des sujets de théologie et de morale. Aussi, elle garda de cette éducation un goût très vif pour les lectures sérieuses. Elle prétendait que l'esprit prend les pâles couleurs quand il se nourrit d'idées frivoles, et pour être riche de santé elle s'attachait à Montaigne, à Pascal, à Bossuet, à saint Augustin, à saint Jean Chrysostome, à Tacite, à Virgile et à Quintilien. « Quand il pleuvait, elle lisait des in-folio en douze jours. Pendant les carêmes elle se faisait une joie d'aller en Bourdaloue. » Rien d'étonnant avec une pareille « nourriture » si aux heures de loisir et de rêverie son esprit se porte naturellement à des réflexions morales dignes de ses amis, Mme de La Fayette et La Rochefoucauld.

Ces réflexions sérieuses n'étaient pas simplement de la littérature ; elles étaient très naturelles dans sa bouche ; elles étaient le signe de sa haute valeur morale. On sait quelle fut la dignité de sa vie. Veuve à vingt ans d'un indigne mari, très mêlée à un monde frivole où elle rencontra plus d'un piège, elle eut la force de concentrer toutes ses affections sur ses enfants, et de se tenir d'une manière nette et résolue au-dessus de la dissipation. Son attitude dut être fort claire puisqu'elle découragea la méchanceté et que Bussy lui-même, qui ne l'a pas ménagée, n'a trouvé rien à dire de ses mœurs.

— Sans doute, elle aimait se mêler aux compagnies mondaines où on se divertit et la joie bruyante n'était pas faite pour lui déplaire. Mais elle apportait même dans ses distractions un esprit solide digne de Port-Royal, et au milieu de l'agitation où elle paraissait plongée elle avait l'habitude de garder son âme tranquille de telle sorte que lorsqu'elle avait quitté le monde elle rentrait chez elle sans en être troublée. Etait-ce froideur comme l'assure Bussy-Rabutin ? était-ce dédain ? Je ne sais. Je croirais plutôt que c'était esprit religieux. Ce n'est pas en vain qu'elle était la petite-fille de sainte Chantal. Elle avait lu assez de livres de théologie et de piété pour connaître sa religion à fond et elle n'avait qu'à écouter son cœur pour se porter à Dieu. Du point de vue de l'éternité elle avait jugé la vie, et le jugement ferme qu'elle avait porté l'aidait à se détacher des plaisirs.

Elle n'avait rien cependant des airs d'une dévote et sa piété n'était point farouche. Toujours avenante et gaie, elle portait la joie autour d'elle et ses amis étaient surtout frappés de sa bonté. Mme de La Fayette dans un portrait qu'elle a tracé d'elle s'exprime ainsi. « Sachez donc, Madame, si, par hasard, vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous ; et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain qu'il éblouit les yeux ; et que, quand on vous écoute, on ne voit plus

qu'il manque quelque chose à la régularité de vos traits, et l'on vous cède la beauté du monde la plus achevée... Mais je veux encore vous faire voir, Madame, que je ne connais pas moins les qualités solides qui sont en vous, que je fais les agréables, dont on est touché. Votre âme est grande, noble, propre à dispenser des trésors, et incapable de s'abaisser aux soins d'amasser. Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs, vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous ; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté, lorsqu'ils vous environnent. Enfin la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit. Vous êtes naturellement passionnée... Vous êtes la plus civile et la plus obligeante personne qui ait jamais été ; et par un air libre et doux, qui est dans toutes vos actions ; les plus simples compliments de bienséance paraissent, en votre bouche, des protestations d'amitié ; et tous les gens qui sortent d'auprès de vous, s'en vont persuadés de votre estime et de votre bienveillance, sans qu'ils puissent se dire à eux-mêmes quelle marque vous leur avez donnée de l'une et de l'autre, enfin, vous avez reçu des grâces du ciel qui n'ont jamais été données qu'à vous. »

Au lendemain de sa mort, son gendre le comte de Grignan écrit au président Moulceau :

« Ce n'est pas seulement une belle-mère que je perds : c'est une amie tendre et solide, une société délicieuse : mais ce qui est encore plus digne de notre admiration que de nos regrets, c'est une femme forte. Elle a envisagé, dès les premiers jours de sa maladie, la mort avec une fermeté et une soumission étonnantes...

« Cette femme si tendre et si faible pour tout ce qu'elle aimait, n'a trouvé que du courage et de la religion quand elle a cru ne devoir songer qu'à elle. Nous avons dû remarquer par l'usage qu'elle a su faire des bonnes provisions qu'elle avait amassées, de quelle utilité et de quelle importance il est de se remplir l'esprit de bonnes choses, et de ces saintes lectures pour lesquelles Mme de Sévigné avait une avidité surprenante (1). »

Ces témoignages suffisent pour nous autoriser à nous mettre à l'école de Mme de Sévigné. Et nous pourrions ajouter ici, en guise de préface à cette étude, ce que Mme de Simiane, la petite-fille de Mme de Sévigné, écrivait à Bussy en lui envoyant un paquet de lettres de sa grand'mère : « Ces lettres sont remplies de préceptes et de raisonnements si justes et sensés, avec tant d'art et d'agrément, *que leur lecture ne peut être que très utile aux jeunes personnes et à tout le monde* (2). »

Il est à peine besoin de dire qu'en distribuant dans des chapitres les réflexions morales de Mme de Sévigné, je n'ai eu nullement l'idée de découvrir et de montrer dans ses lettres un système de morale complet et lié. Mme de Sévigné n'est pas philosophe de profession et elle n'écrivait pas un traité didactique ; elle n'a pas touché à toutes les questions, et les sujets qu'elle a examinés sont traités en passant et à bâtons rompus. La morale qui dirigeait sa vie était la morale chrétienne ; celle que nous trouvons dans ses lettres, se compose des réflexions et des conseils que la vie et les circonstances, lui ont suggérés. Il convient donc de lire ces fragments comme les propos brisés d'une conversation

(1) *Lettres de Mme de Sévigné*, éd. Monmerqué, tome X, p. 394.
(2) *Lettres*, t. XI, p. 17.

spirituelle, qui va au hasard et n'a d'autre règle que la fantaisie. Ils deviendront tout à fait savoureux si le lecteur arrive à se donner l'illusion qu'il cause avec la femme la plus spirituelle du XVIIe siècle.

LES IDÉES MORALES DE MME DE SÉVIGNÉ

CHAPITRE PREMIER

Conception générale de la vie.

Comme les jansénistes dont elle lisait les œuvres avec ferveur, comme ses amis, Mme de La Fayette et La Rochefoucauld, Mme de Sévigné était frappée par les tristesses et par la vanité de la vie. Malgré qu'elle fût naturellement portée à la gaieté et à l'action confiante, elle avait ses heures de mélancolie et elle a écrit des pages désenchantées.

Ce qu'elle remarquait dans la vie c'est qu'elle passe insensiblement, avec rapidité, et que nous arrivons à la fin sans avoir à peine vécu. Elle écrit à son cousin Bussy : « On la passe avec cinq ou six amies dont la société plaît, et à mille devoirs, à quoi l'on est obligé, et ce n'est pas une petite affaire ; mais ce qui me fâche, c'est qu'en ne faisant rien les jours se passent, et notre pauvre vie est composée de ces jours, et l'on vieillit et l'on meurt. Je trouve cela bien mauvais. Je trouve la vie trop courte : à peine avons-nous passé la jeunesse, que nous nous trouvons dans la vieillesse. Je voudrais qu'on eût cent ans d'assurés et le reste dans l'incertitude. Ne le voulez-vous pas aussi ? Mais comment pourrions-nous faire (1) ? »

Elle écrit à sa fille, Mme de Grignan : « Hélas ! la vie

(1) *Lettres*, IV, 9, 10.

ne se passe que trop ; elle s'use partout. Enfin, ma chère enfant, il faut se souffrir ; et l'on peut quasi toujours dire en comparaison de l'éternité :

Vous n'avez plus guère à souffrir,

comme dit la chanson, je suis effrayée comme la vie passe : depuis lundi j'ai trouvé les jours infinis à cause de cette folie de lettres ; je regardais ma pendule et prenais plaisir à penser ; voilà comme on est quand on souhaite que cette aiguille marche ; et cependant elle tourne sans qu'on la voie, et tout arrive à la fin (1). »

Elle écrit au président Moulceau : « La Providence nous conduit avec tant de bonté dans tous ces temps différents de notre vie, que nous ne les sentons quasi pas : cette pente va doucement, elle est imperceptible ; c'est l'aiguille du cadran que nous ne voyons pas aller. Si à vingt ans on nous donnait le degré de supériorité dans notre famille, et qu'on nous fît voir dans un miroir le visage que nous avons, ou que nous aurons à soixante ans, en le comparant à celui de vingt, nous tomberions à la renverse, et nous aurions peur de cette figure ; mais c'est jour à jour que nous avançons : nous sommes aujourd'hui comme hier, et demain comme aujourd'hui, ainsi nous avançons sans le sentir et c'est un des miracles de cette Providence que j'adore (2). »

Cette vie qui passe avec tant de rapidité est incertaine, personne ne peut se flatter d'avoir fixé la fortune, et les traverses les plus bizarres, les plus étonnantes arrivent au moment où elles sont le moins attendues.

(1) *Lettres*, IV, 119 ; — VI, 520-521.
(2) *Lettres*, VIII, 13.

Mme de Sévigné a été frappée de cette instabilité des choses, et à tout instant, dans ses lettres, elle revient sur ce sujet qui l'attriste.

Elle a décidé d'aller voir sa fille en Provence, mais la maladie de sa tante arrive juste à point pour l'empêcher de partir. « N'admirez-vous point, écrit-elle, la bizarre disposition des choses de ce monde et de quelle manière elles viennent croiser notre chemin ? » Elle aime ardemment sa fille, elle aurait souhaité passer sa vie avec elle ; et voilà qu'elles sont si bien séparées qu'elle ne peut la voir qu'à de rares intervalles, n'est-ce pas là une amère ironie des choses ? « Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui n'aie point la joie de voir une fille si parfaitement aimée, et peut-être que j'étais celle qui méritais le plus de passer ma vie avec elle. Ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines que je ne vous dis point et qui vous feraient pitié. Nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons (1). »

Lauzun s'était vu un beau jour au comble des honneurs, il allait épouser la grande Mademoiselle et l'année d'après il est en prison. « Mais que me dites-vous de M. de Lauzun ? Vous souvient-il quelle sorte de bruit il faisait il y a un an ? Qui nous eût dit : « Dans un an il sera prisonnier, » l'eussions-nous cru ? Vanité des vanités ! et tout est vanité (2). » Le maréchal de Luxembourg, tant de fois victorieux, avait la faveur du roi et de la cour ; il était un des premiers personnages du royaume. Soudain l'affaire des poisons

(1) *Lettres*, IV, 90.
(2) *Lettres*, II, 423.

éclate, il est soupçonné, il est accusé, le voilà à la Bastille. « M. de Luxembourg était mercredi à Saint-Germain, sans que le roi lui fît moins bonne mine qu'à l'ordinaire : au contraire, il lui avait donné une très belle épée pour un cheval qu'il lui avait pris. On l'avertit qu'il y avait contre lui un décret de prise de corps... Sa Majesté lui dit que s'il était innocent, il n'avait qu'à s'aller mettre en prison, et qu'il avait donné de si bons juges pour examiner ces sortes d'affaires, qu'il leur en laissait toute la conduite. Il fut à la Bastille... Voilà, ma fille, un grand sujet de réflexion.

« Songez à la fortune brillante de cet homme, où il ne manquait plus rien, à l'honneur qu'il avait eu de commander les armées du Roi, et le voilà. Songez ce que ce fut pour lui que d'entendre fermer ces gros verrous; et s'il a dormi par excès d'abattement, songez au réveil (1). »

J'aurai à revenir ailleurs sur la mort inattendue de Louvois et de Turenne, sur la disgrâce de Pomponne, sur la disgrâce et la condamnation de Fouquet; combien tous ces événements brusques sont bien faits pour montrer à l'homme l'instabilité de la fortune et de la vie !

Incertaine et changeante, la vie est pleine d'ennuis et de douleurs.

A mesure qu'on avance dans la vie, on perd un à un ses amis et bientôt arrive la vieillesse qui est une mort partielle de nous-même. Mme de Sévigné regarde les infirmités du dernier âge comme une des grandes tristesses de l'existence. Elle écrit à sa fille : « Vos moralités sont admirables : il est vrai que le temps passe partout, et passe vite. Vous criez après lui, parce qu'il vous

(1) *Lettres*, VI, 218, 219.

emporte toujours quelque chose de votre belle jeunesse ; mais il vous en reste beaucoup : pour moi, je le vois courir avec horreur, et m'apporter en passant l'affreuse vieillesse, les incommodités et enfin la mort (1). » « Ah ! ma bonne, que la lie de l'esprit et du corps sont humiliants à soutenir et qu'à souhaiter il serait bien plus agréable de laisser de nous une mémoire digne d'être conservée, que de la gâter et la défigurer par toutes les misères que la vieillesse et les infirmités nous apportent ! J'aimerais les pays où par amitié on tue ses vieux parents, s'ils pouvaient s'accommoder avec le Christianisme (2). »

« Je fais souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse ; je la vois, m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui dit : « Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne « voulez pas, il faut mourir, » qui est une extrémité où la nature répugne (3). »

Avant d'arriver à ce dernier et triste état, on n'a jamais goûté une joie pure et complète, de telle sorte que jamais personne n'a pu dire : je suis entièrement content. « Ne trouvez-vous pas que voilà encore un beau sujet de réflexion, pour en revenir à ce mélange continuel de maux et de biens, que la Providence nous prépare, afin qu'aucun mortel n'ait l'audace de dire :

(1) *Lettres*, III, 357.
(2) *Lettres*, VII, 458.
(3) *Lettres*, IX, 334.

« Je suis content. » Ce mal est bien propre à troubler la joie et le repos, au milieu des biens et des dignités (1). » « Je veux écrire dans mes Heures ce que dit M. de Commines sur les travers de la vie humaine. Il y a plaisir de voir que dès ce temps-là il était question de tribulation et de misère. Son style donne une grâce particulière à la solidité de son raisonnement. Pour moi, je veux être plus persuadée que jamais de l'impossibilité d'être heureux en ce monde, puisque Dieu tient loyalement ce qu'il a promis (2). »

C'est donc en vain qu'en s'attachant à l'extérieur on estime heureux ceux qui le paraissent. Si on connaissait tous les dessous de cartes, on s'apercevrait que la joie n'est pas de ce monde. « Une de nos folies a été de souhaiter de découvrir tous les dessous de cartes de toutes les choses que nous croyons voir et que nous ne voyons point, tout ce qui se passe dans les familles, où nous trouverions de la haine, de la jalousie, de la rage, du mépris, au lieu de toutes les belles choses qu'on met au-dessus du panier, et qui passent pour des vérités. Je souhaitai un cabinet tout tapissé de cartes au lieu de tableaux ; cette folie nous mena bien loin, et nous divertit fort : nous voulions casser la tête de d'Hacqueville pour en avoir, et nous trouvions plaisant d'imaginer que, de la plupart des choses que nous croyons voir, on nous détromperait. Vous pensez donc que cela est ainsi dans une maison ; vous pensez que l'on s'adore en cet endroit-là ; tenez voyez ; on s'y hait jusqu'à la fureur, et ainsi de tout le reste ; vous pensez que la cause d'un tel événement est une telle chose ; c'est le con-

(1) *Lettres*, VI, 362.
(2) *Lettres*, V, 498.

traire ; en un mot le petit démon qui nous tirerait le rideau nous divertirait extrêmement (1). »

A tous ces maux qui sont réels, l'homme habile à se torturer lui-même en ajoute d'imaginaires ; il songe aux tristesses que lui réserve l'avenir et il en souffre par provision. Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Ce que vous dites sur les inquiétudes que nous avons si souvent et si naturellement sur l'avenir, et comme insensiblement notre inclination se change et s'accommode à la nécessité, est la juste matière d'un livre comme celui de Pascal. Rien n'est si solide, rien n'est si utile que ces sortes de méditations : et qui sont les personnes de votre âge qui en sachent faire (2) ? »

Et « c'est ainsi que nous vivons et que nous marchons en aveugles, ne sachant où nous allons, prenant pour mauvais ce qui est bon, prenant pour bon ce qui est mauvais, et toujours dans une entière ignorance (3). »

Mme de Sévigné connaît donc la vie et elle en a goûté l'amertume. Mais il ne faut pas se la représenter comme une désenchantée qui prêcherait le découragement. Elle estime au contraire que la vie est bonne et qu'il faut la vivre et réagir par tous les moyens contre les ennuis qu'elle apporte.

« Pour moi, écrit-elle à sa fille, j'avoue qu'il y a des choses désagréables dans la vie ; mais je n'en suis encore si dégoûtée que votre philosophie pourrait le souhaiter ; vous aurez bien de la peine à m'ôter cette fantaisie de la tête (4). » Il ne vaut pas la peine « de faire la dépense d'une corde pour se pendre (5) ». « On se tire de l'ennui

(1) *Lettres*, III, 522.
(2) *Lettres*, II, 311.
(3) *Lettres*, VII, 251.
(4) *Lettres*, III, 74.
(5) *Lettres*, IV, 150.

comme des mauvais chemins ; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois pour n'avoir pas le courage de l'achever ; c'est comme de mourir : vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle (1). »

La tristesse est un poison qu'il faut bien se garder de prendre. « Je suis les règles que vous me donnez pour vivre longtemps, écrit Mme de Sévigné à Bussy ; je ne suis pas au lit plus de sept heures ; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup ; mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse, et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination : vous l'avez parfaitement défini, c'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient (2). »

Il faut s'armer contre cette tristesse, car on perd son temps à s'y abandonner. C'est encore au même Bussy que Mme de Sévigné expose sa saine philosophie ; peut-être que le brillant gentilhomme relégué en Bourgogne, et éloigné de tout ce qu'il aimait, avait plus que d'autres besoin de ces conseils : « C'est avoir envie de vivre chrétiennement avec la fortune, que de lui pardonner la conduite qu'elle a eue avec vous, en faveur des bontés qu'elle a pour vos amis. Il y a toujours lieu de se consoler, quand on observe tout ce qu'elle fait, car fort souvent aussi elle rend tant de gens malheureux qu'on peut dire comme à l'opéra :

(1) *Lettres*, IV, 102.
(2) *Lettres*, IV, 170.

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Les personnes bien disposées à prendre patience et à se consoler, en trouvent partout des raisons, et c'est en vérité une grande sagesse. Le contraire me paraît d'une folie et d'une inutilité pitoyable (1). » « J'ai toujours eu confiance en votre heureux tempérament, mon cher cousin ; et quoique je connusse des gens qui se seraient fort bien pendus dans l'état où vous êtes parti d'ici, le passé me répondait un peu de l'avenir. Il me semble

Qu'un mont pendant en précipices,
Qui pour les coups du désespoir
Sont aux malheureux si propices,

n'était point du tout le chemin qu'il prendrait. Et en vérité vous avez raison : la vie est courte, et vous êtes déjà bien avancé ; ce n'est pas la peine de s'impatienter. Cette consolation est triste, et ce remède pire que le mal ; cependant il doit faire son effet, aussi bien que la pensée, qui n'est guère plus réjouissante, du peu de place que nous tenons dans ce grand univers, et combien il importe peu, à la fin du monde, qu'il y ait eu un comte de Bussy heureux ou malheureux. Je sais que c'est pour le petit moment que nous sommes en cette vie que nous voudrions être heureux ; mais il faut se persuader qu'il n'y a rien de plus impossible, et que si vous n'eussiez eu les sortes de chagrins que vous avez, vous en auriez eu d'autres selon la Providence (2). »

(1) *Lettres*, VIII, 175.
(2) *Lettres*, VIII, 162.

Pour nous guérir de nos chagrins il faut compter sur le temps qui emporte tout et qui efface tout. « Si on pouvait avoir un peu de patience, on épargnerait bien du chagrin. Le temps en ôte autant qu'il en donne ; vous savez que nous le trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes et mauvaises, et quasi toujours méconnaissables (1). »

Si les douleurs deviennent trop vives, le meilleur moyen de les calmer est de les mépriser, de s'éloigner de soi, et de se « divertir » au sens où l'entendait Pascal. Mme de Sévigné souffre d'une jambe parce qu'elle est aux champs et qu'elle a le temps de se soigner ; à Paris elle n'en souffrirait pas, parce qu'elle serait occupée à vivre. « Il me semble, écrit-elle à sa fille, que c'est cette négligence que vous voulez présentement inspirer à M. de Grignan ; vous trouvez qu'il se porte mieux, depuis qu'il a été à Versailles... Il faut donc chercher à s'éloigner directement de soi-même, et à porter son attention sur d'autres sujets (2). » Il est donc question non pas de se torturer l'esprit par mille réflexions tristes « qui seraient en droit de nous accabler journellement, soit pour nous, soit pour nos intimes ; il est question de respirer et de vivre (3). » Vivons donc et prenons le temps comme il vient. « Je ne vous puis dire, écrit Mme de Sévigné à Bussy, combien j'estime et combien j'admire votre bon et heureux tempérament. Quelle sottise de ne point suivre les temps, et de ne pas

(1) *Lettres*, IV, 245.
(2) *Lettres*, VII, 414.
(3) *Lettres*, VII, 413.

jouir avec reconnaissance des consolations que Dieu nous envoie après les afflictions qu'il veut quelquefois nous faire sentir ! La sagesse est grande, ce me semble, de souffrir la tempête avec résignation, et de jouir du calme quand il lui plaît de nous le redonner : c'est suivre l'ordre de la Providence. La vie est trop courte pour s'arrêter si longtemps sur le même sentiment ; il faut prendre le temps comme il vient, et je sens que je suis de cet heureux tempérament ; *e me ne pregio*, comme disent les Italiens. Jouissons, mon cher cousin, de ce beau sang qui circule si doucement et si agréablement dans nos veines (1). »

Ainsi donc, Mme de Sévigné estime que malgré ses tristesses, la vie est bonne et qu'il faut la vivre en santé et en gaieté sans se torturer inutilement. Il ne faut pas se forger des « dragons », c'est-à-dire des maux imaginaires, mais se contenter de supporter patiemment les maux réels. La vie est courte et l'on n'a pas longtemps à souffrir ; la fortune est changeante et apporte la joie après la douleur. Soyons contents et souriants.

Philosophie banale assurément, qui ne nous apprend rien de nouveau et ne nous révèle pas une grande hauteur d'âme ni une grande richesse morale. Mais Mme de Sévigné avait des motifs plus profonds que que cette sagesse banale que nous venons de voir, d'accepter résolument la vie telle qu'elle est, et elle avait des lumières particulières, qui lui en faisaient comprendre le sens. Par la réflexion et par l'étude elle était arrivée à se faire une philosophie du monde, assez voisine mais distincte pourtant du fatalisme ; et elle n'avait eu qu'à suivre le mouvement de son cœur et les leçons

1) *Lettres*, VII, 507.

de ses maîtres pour aller demander à la religion le supplément de lumière et de force que sa philosophie ne lui donnait pas. Et c'est cette philosophie et cette religion que nous allons étudier maintenant dans la mesure où la vie morale de Mme de Sévigné et les conseils moraux qu'elle a donnés en dépendent.

CHAPITRE II

La Providence.

La philosophie de Mme de Sévigné est fort simple. Elle a toujours montré peu de goût pour les complications du système de Descartes qui plaisait tant à sa fille ; elle trouve plus commode de s'en tenir à un principe unique qui explique tout, ou plutôt dispense de rien expliquer. Le monde est gouverné par une puissance mystérieuse et absolue qui a tout réglé d'avance à notre insu : rien n'arrive en dehors de ce qu'elle a voulu et il est impossible d'éviter ce qu'elle a voulu. Tous les événements de l'histoire, défaites et victoires, faveurs et disgrâces, tous les événements des familles, naissances, mariages, maladies et morts, tous les événements du cœur, affections, jalousies, haines et désespoirs sont un effet de cette volonté toute-puissante.

Le canon qui a tué Turenne « était chargé de toute éternité (1) ». L'abbé Bayard est mort, non pas parce qu'on a négligé de lui donner de l'émétique, mais parce que son heure était marquée. « Je comprends votre tristesse de la mort de ce jeune chanoine ; je ne me le remets point. Je vois, comme vous, la Providence marquée dans l'opiniâtreté de ne pas lui donner ce qui le pouvait guérir : il n'avait garde de prendre l'émétique

(1) *Lettres*, IV, 10.

qui l'aurait sauvé ; il faut que les Ecritures soient accomplies (1). » Il en est de même de Mme de Plessis Guénegaud. « Elle tomba malade la semaine passée : un accès de fièvre et puis un autre, et puis le transport au cerveau ; l'émétique qu'il fallait donner, point donné, parce que Dieu ne voulait pas ; et cette nuit qui était la septième elle est morte sans connaissance (2). » On peut en dire autant de l'évêque d'Evreux écrasé par ses chevaux. « Je ne savais point du tout la manière dont était mort ce vieux Evreux ; c'est une chose effroyable : vous avez raison de dire que j'en serai frappée, vraiment, ma fille, je le suis, et je vois Dieu qui tourne les volontés de ce bonhomme d'une manière extraordinaire, pour le conduire à être massacré et déchiré, et tiré enfin à quatre chevaux : voyez par combien de circonstances on voit la destinée s'opiniâtrer à vouloir premièrement qu'il se remette en équipage à quatre-vingts ans ; des chevaux neufs, point de postillon, les avertissements de tout le monde ; point de nouvelles, il faut qu'il périsse, il faut qu'il soit déchiré, il faut que MM. de Grignan en profitent. Ma fille, je parlerais d'ici à demain (3). » « Assurément, écrit-elle à Bussy, la Providence mène tout, et tous nos désirs n'avancent pas d'un moment l'arrangement de la Providence ; car j'y crois, mon cousin, c'est ma philosophie. Vous de votre côté, et moi du mien, avec des pensées différentes, nous allons le même chemin : nous visons tous deux à la tranquillité ; vous par vos raisonnements et moi par ma soumission.

« La force de votre esprit et la docilité du mien nous

(1) *Lettres*, v, p. 352.
(2) *Lettres*, v, p. 263.
(3) *Lettres*, vii, 67.

conduisent également au mépris de tout ce qui se passe ici-bas. Tout de bon, c'est peu de chose ; nous avons peu de part à nos destinées, tout est entre les mains de Dieu (1). »

Aussi quand on est sage, on se garde de rien affirmer sur l'avenir. « J'espère, écrit-elle à sa fille, que la Providence ne voudra point se moquer de moi pour cette fois. Je suis si accoutumée à me voir confondue sur la plus grande partie de mes désirs, que je ne parle de l'avenir qu'en tâtonnant. Le style des Phyrroniens me plaît assez ; leur incertitude me paraît bien prudente ; elle empêche au moins qu'on ne se moque d'eux. « Allez-« vous à Vichy ? — Peut-être. — Prenez-vous la mai-« son de la Place pour un an ? — Je n'en sais rien (2). » Voilà comme il faudrait parler.

Pour Mme de Sévigné cette explication du monde par l'intervention constante d'une Providence méticuleuse, est d'une clarté parfaite ; elle résiste à toutes les objections et elle s'étend à tous les faits. « Il y a un mois qu'il pleut tous les jours ; ce sont vos prières qui nous ont attiré cet excès. Que ne laissez-vous un peu faire à la Providence ? tantôt de la pluie, tantôt de la sécheresse, vous n'êtes jamais contents. J'en demande pardon à Dieu ; mais cela fait souvenir de Jupiter dans Lucien, qui est si fatigué des demandes importunes des mortels, qu'il envoie Mercure pour donner ordre à tout, et pour faire tomber en Egypte dix mille muids de grêle, afin de n'en plus entendre parler. Je ne vous obligerai plus de répondre sur cette divine Providence que j'adore, et que je crois qui fait et ordonne tout : je

(1) *Lettres*, III, 429.
(2) *Lettres*, V, 241.

suis assurée que vous n'oseriez traiter de mystère inconcevable cette opinion, avec votre père Descartes ; ce serait de croire que Dieu eût fait le monde sans y régler tout ce qui s'y fait qui serait une chose inconcevable, et les gens qui font de si belles restrictions et contradictions dans leurs livres, en parlent bien mieux et plus dignement, quand ils ne sont pas contraints ni étranglés par la politique (1). » « Je voudrais bien me plaindre au P. Malebranche des souris qui mangent tout ici : cela est-il dans l'ordre ? Quoi ? de bon sucre. du fruit, des compotes ! Et l'année passée, était-il dans l'ordre que de vilaines chenilles dévorassent toutes les feuilles de notre forêt et de nos jardins, et tous les fruits de la terre ? Et le P. Païen qui s'en revient paisiblement, à qui l'on casse la tête, cela est-il dans la règle ? Oui, mon père, tout cela est bon ; Dieu en sait tirer sa gloire ; nous ne voyons pas comment, mais cela est vrai (2). »

On le voit Mme de Sévigné n'est pas loin du fatalisme. Ses idées sur le gouvernement du monde ressemblent à celles des païens qui se croyaient en butte à la tyrannie de deux puissances, le destin aveugle et inexorable et la divinité jalouse de la prospérité et du bonheur des hommes. Il est telle de ses réflexions qu'on croirait extraite des Lettres de Sénèque à Lucilius. Mais elle avait trop de bon sens et de sens chrétien pour s'en tenir à cette philosophie élémentaire et à plusieurs reprises elle s'en dégage pour s'attacher à l'idée d'une Providence consciente et bienveillante, qui dirige le monde pour le plus grand bien des élus. Tout à l'heure elle était disciple de Sénèque ; maintenant elle est de l'école de Bossuet.

(1) *Lettres*, VI, 426.
(2) *Lettres*, VII, 4.

Sans doute, rien n'arrive en dehors de ce que la Providence décrète ; néanmoins nous devons agir comme si nous étions les maîtres de demain. Mme de Sévigné est malade ; il est écrit qu'elle guérira ou qu'elle ne guérira pas ; elle n'hésite cependant pas à se soigner comme si la guérison dépendait de ses soins. « Je vais aussi faire quelques petits remèdes à mes mains, purement pour l'amour de vous, car je n'ai pas beaucoup de foi : et c'est toujours dans cette vue de vous plaire que je me conserve et que j'ai soin de moi, étant très persuadée que l'heure de ma mort ne se peut ni avancer ni reculer ; mais je suis les conduites ordinaires de la bonne petite prudence humaine, croyant même que c'est par elle qu'on arrive aux ordres de la Providence (1). » Lorsque les événements ne sont pas à notre gré, au lieu de nous répandre en aigres propos contre la méchanceté du sort, il faut penser que la Providence est intelligente et bonne ; elle veut nous éprouver par le malheur afin de nous obliger à développer notre force morale ou à corriger nos défauts. C'est ce que Mme de Sévigné expose à son amie Mme de Guitaut, et c'est ce qu'elle s'applique à elle-même avec courage. « Voilà la seconde maladie mortelle depuis très peu de mois. Le bon Dieu veut éprouver votre soumission en vous donnant toute l'horreur d'une telle perte, et puis il retient son bras (2). »

« Je vous embrasse, ma très chère, et le comte et les pichons, écrit-elle à sa fille, Dieu vous conserve tous dans la parfaite. Enfin, il y a neuf semaines que je n'ai point de mains. On ne saigne point en ce pays, aux rhumatismes. Dieu donne le froid selon la robe : de

(1) *Lettres*, v, 88.
(2) *Lettres*, vi, 292.

tous les maux que je pouvais avoir, j'ai eu précisément le moins périlleux, mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence, et à me faire une poule mouillée ; car les douleurs me feraient courir cent lieues pour les éviter (1). »

Elle écrit encore à sa fille : « Je ne comprends point ce grand mystère que vous faites de la Providence de Dieu : je ne trouve rien au monde de si aisé à comprendre dès qu'on veut bien le regarder comme le créateur de toutes choses et le maître absolu de toutes ses créatures et de son univers. Il fait agir nos volontés selon les fins qu'il a réglées ; par exemple, sans aller plus loin, il veut que je vous aime d'une inclination et d'une tendresse extraordinaire ; il lui plaît de mêler dans votre établissement, que nous avons voulu, des absences cruelles pour nous mortifier, pour nous faire souffrir : nous en faisons l'usage qu'il lui plaît. Nous nous retrouverons, ma bonne, par cette même volonté. Je la vois, je la regarde toujours au travers de mille amertumes : il me semble que toutes les causes secondes sont autant de mains qui exécutent les volontés de Dieu. Nous ne laissons pas d'agir librement, nous voulons faire ce que nous faisons ; il est le maître de nos volontés, il nous les tourne comme il lui plaît ; quand elles sont bonnes, elles viennent de la grâce ; quand elles sont mauvaises, ce sont des abandonnements, que nous méritons toujours, puisque Dieu n'est point obligé de nous tirer de notre misère, qu'autant qu'il lui plaît, gratuitement par bonté : ainsi nous ne devons jamais nous plaindre.

« Il faut regarder tous les maux qui sont dans le monde,

(1) *Lettres*, IV, 382.

toutes les hérésies, tous les aveuglements, tous les meurtres, comme des volontés souveraines dont il sait tirer tous les biens qu'il lui plaît, et qui pour lui être inconnues n'en sont pas moins dans l'ordre de la Providence (1). »

En tout cas — et c'est ici la conséquence morale proprement dite du système de Mme de Sévigné — quelle que soit l'opinion des hommes sur cette Providence qui nous gouverne, leur attitude à tous doit être la même : ils doivent prendre leur parti d'une soumission complète et calme. Sans la soumission, la vie est impossible ; on n'a qu'à tomber dans le désespoir et à acheter une corde pour se pendre. « Enfin il en faut revenir à la Providence, dont M. de Pomponne est adorateur et disciple ; et le moyen de vivre sans cette divine doctrine ? Il faudrait se pendre vingt fois le jour ; et encore avec tout cela on a bien de la peine à s'en empêcher (2). »

« Qui m'ôterait la vue de la Providence, m'ôterait mon unique bien, et si je croyais qu'il fût en nous de ranger, de déranger, de faire, de ne faire pas, de vouloir une chose ou une autre, je ne penserais pas à trouver un moment de repos : il me faut l'auteur de l'univers pour raison de tout ce qui arrive. Quand c'est à lui qu'il faut m'en prendre, je ne m'en prends plus à personne, et je me soumets ; ce n'est pourtant pas sans douleur ni sans tristesse ; mon cœur en est blessé, mais je souffre même ces maux comme étant dans l'ordre de la Providence. Il faut qu'il y ait une Mme de Sévigné qui aime sa fille plus que toutes les autres mères, qu'elle en soit souvent très éloignée, et que les souffrances les plus

(1) *Lettres*, x, 543-514.
(2) *Lettres*, vi, 103.

sensibles qu'elle ait dans cette vie lui soient causées par cette chère fille (1). »

« J'ai toujours cette Providence dans la tête : c'est ce qui fixe mes pensées, et qui me donne du repos, autant que la sensibilité de mon cœur le peut permettre, car on ne dispose pas toujours à son gré de cette partie, mais au moins je n'ai pas à gouverner en même temps et mes sentiments et mes pensées : cette dernière chose est soumise à cette volonté souveraine ; c'est là ma dévotion, c'est là mon scapulaire, c'est là mon rosaire, c'est là mon esclavage de la Vierge, et si j'étais digne de croire que j'ai une voie toute marquée, je dirais que c'est la mienne, mais que fait-on d'un esprit éclairé et d'un cœur de glace ? Voilà le malheur, et à quoi je ne sais d'autre remède que de demander à Dieu le degré de chaleur si nécessaire ; mais c'est lui-même qui nous fait demander comme il faut. Je ne veux pas pousser plus loin ce chapitre, dont j'aime à parler, nous en discourrons peut-être quelque jour (2). »

Elle écrit à sa fille : « Voici un temps, ma chère enfant, où je n'entends plus rien ; quand il me déplaît comme à présent, et que j'en désire un meilleur, et que je l'espère, je le pousse à l'épaule comme vous ; et puis quand je pense à ce que je pousse, et à ce qu'il m'en coûte quand il passe, et sur quoi cela roule, et où cela me pousse moi-même, je n'en puis plus et je n'ose plus rien pousser. En effet, laissons tout entre les mains de Dieu : je ne trouve de soutien et d'appui, contre le triste avenir que je regarde, que la volonté de Dieu et

(1) *Lettres*, VI, 377.
(2) *Lettres*, VI, 407.

sa Providence ; on serait trop malheureux de n'avoir point cette consolation (1). »

Au contraire la soumission entière et sereine aux décrets de la Providence rend la vie supportable. « Nous avons un temps de pluie et de vent qui me fait un peu triste, il dérange mes jolies promenades ; mais je vois que M. Nicole ne veut point qu'on se plaigne du temps. Pour ma Providence, je ne pourrais pas vivre en paix, si je ne la regardais souvent : elle est la consolation des tristes états de la vie, elle abrège toutes les plaintes, elle calme toutes les douleurs, elle fixe toutes les pensées ; c'est-à-dire elle devrait faire tout cela ; mais il s'en faut bien que nous ne soyons assez sages pour nous servir si salutairement de cette vue : nous ne sommes encore que trop agités et trop sensibles. Ce que je crois, c'est que ceux qui ne la regardent jamais sont encore bien plus malheureux que ceux qui tâchent de s'en faire une habitude (2). » Cette soumission soutient l'âme aux heures difficiles et console de bien des peines qui paraissent inconsolables. « Je vous recommande, ma chère enfant, un peu de résignation aux ordres de la Providence, un peu de philosophie ; vous prenez tout sur votre courage... Cela est bien aisé à dire ; mais cependant on est insensiblement soutenue par tous ces appuis invisibles sans lesquels on succomberait (3). »

« Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y

(1) *Lettres*, VIII, 558-559.
(2) *Lettres*, IX, 114.
(3) *Lettres*, VIII, 285.

a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même qui soit estimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paraître. Voilà des moralités de la semaine sainte, et toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois que tout le monde s'élève; car au travers de toutes mes maximes, je conserve toujours beaucoup de faiblesse humaine (1). »

Voilà comment Mme de Sévigné explique la vie et voilà la philosophie où elle puise une partie de sa force morale.

(1) *Lettres*, VII, 142.

CHAPITRE III

La Religion et la piété.

Le meilleur de sa vigueur morale Mme de Sévigné le doit à la religion. Elle vivait à une époque où, malgré le « libertinage » grandissant et malgré l'hypocrisie de la cour et de l'aristocratie, les idées religieuses étaient solidement établies dans les âmes et dirigeaient la vie. Pour s'en convaincre, il suffirait de considérer les conversions nombreuses et retentissantes qui arrachent des âmes d'élite au désordre et au tapage de la vie mondaine pour les jeter dans une pénitence sévère. Mme de Sévigné en parle à plusieurs reprises comme d'une évolution naturelle d'âmes chrétiennes que Dieu réclamait, qui ne voulaient pas tout d'abord se donner à Dieu, et qui se laissaient enfin vaincre par la grâce. La vie morale de Mme de Sévigné et les conseils moraux qu'elle donne ne s'expliqueraient pas, si nous ne mettions pas en relief l'influence de la religion sur sa volonté et sur son cœur. Cette étude a d'ailleurs, en dehors de l'intérêt moral, un intérêt religieux. Elle nous permet de nous faire une idée de ce qu'était au XVIIe siècle la piété d'une femme du monde, qui ne faisait pas profession de dévotion, mais qui était intelligente et honnête.

Or, notons-le tout d'abord, cette mondaine est janséniste. Par tempérament, par suite peut-être de ses lectures et de ses relations, ou simplement parce

qu'elle a respiré l'air du siècle, elle est de Port-Royal. Elle l'affirme nettement et plusieurs fois. En parlant des gens de Port-Royal, elle dit toujours « mes amis » et elle admire les vertus qu'ils ont fait fleurir dans la solitude. « Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean Climaque. Les religieuses sont des anges sur terre. Mlle de Vertus y achève sa vie avec une résignation et des douleurs inconcevables (1). »

Elle est de Port-Royal surtout par le côté théologique de sa religion. Car cette femme du monde est théologienne ; elle a lu tout au moins saint Augustin, saint Jean Chrysostome, les Petites Lettres et les livres des « Messieurs ». Aussi elle connaît parfaitement sa religion et elle se vante de cette science. « Vous me demandez si je suis toujours une petite dévote qui ne vaut guère : oui justement, ma chère enfant, voilà ce que je suis toujours, et pas davantage, à mon grand regret. Oh ! tout ce que j'ai de bon, c'est que je sais bien ma religion, et de quoi il est question ; je ne prendrai point le faux pour le vrai ; je sais ce qui est bon et ce qui n'en a que l'apparence ; j'espère ne m'y point méprendre, et que Dieu m'ayant donné de bons sentiments, il m'en donnera encore ; les grâces passées me garantissent en quelque sorte celles qui viendront, en sorte que je vis dans la confiance mêlée pourtant de beaucoup de crainte (2). »

Le principe fondamental de sa théologie est celui que Jansénius et Saint-Cyran, à l'aide de textes de saint Augustin habilement disposés ont mis en plein relief :

(1) *Lettres*, III, 390.
(2) *Lettres*, IX, 413-414.

nous sommes incapables d'actes bons ; c'est Dieu qui fait tout en nous, dans l'ordre du salut. « Je n'ai rien à vous répondre sur ce que dit saint Augustin ; sinon que je l'écoute et que je l'entends, quand il me dit et me répète cinq cents fois dans un même livre que tout dépend donc, comme dit l'Apôtre, « non de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait miséricorde à qui il lui plaît ; que ce n'est point en considération d'aucun mérite que Dieu donne sa grâce aux hommes, mais selon son bon plaisir, afin que l'homme ne se glorifie point, puisqu'il n'a rien qu'il n'ait reçu. » Quand je lis tout ce livre, et que j'éprouve tout d'un coup : Comment Dieu jugerait-il les hommes, si les hommes n'avaient point de libre arbitre ? En vérité, je n'entends point cet endroit, et je suis toute disposée à en faire un mystère ; mais comme ce libre arbitre ne peut pas mettre notre salut en notre pouvoir, et qu'il faut toujours dépendre de Dieu, je ne cherche pas à être éclaircie davantage sur ce point, et je veux me tenir, si je puis, dans l'humilité et la dépendance. Si vous avez le livre de la *Prédestination des saints*, lisez-le, ma fille, vous en verrez beaucoup plus que je ne vous en dis (1). »

« Mais une bonne fois, ma très chère, mettez un peu votre nez dans le livre de la *Prédestination des saints,* de saint Augustin, et du *Don de la Persévérance :* c'est un fort petit livre, il finit tout. Vous y verrez d'abord comme les Papes et les conciles renvoient à ce Père, qu'ils appellent le docteur de la grâce : ensuite vous trouverez des lettres des saints Prosper et Hilaire, qui font mention des difficultés de certains prêtres de Mar-

(1) *Lettres*, VI, 477.

seille, qui disent tout comme vous ; ils sont nommés semi-pélagiens. Voyez ce que saint Augustin répond à ces lettres, et ce qu'il répète cent fois. Le onzième chapitre du *Don de la Persévérance* me tomba hier sous la main ; lisez-le et lisez tout le livre, il n'est pas long ; c'est où j'ai puisé mes erreurs ; je ne suis pas seule, cela me console ; et en vérité je suis tentée de croire qu'on ne dispute aujourd'hui sur cette matière avec tant de chaleur que faute de s'entendre (1). »

« Vous lisez donc saint Paul et saint Augustin ; voilà les bons ouvriers pour établir la souveraine volonté de Dieu. Ils ne marchandent point à dire que Dieu dispose de ses créatures, comme le potier : il en choisit, il en rejette. Ils ne sont point en peine de faire des compliments pour sauver sa justice ; car il n'y a point d'autre justice que sa volonté : c'est la justice même ; c'est la règle même ; et après tout, que doit-il aux hommes ? Que leur appartient-il ? rien du tout. Il leur fait donc justice, quand il les laisse à cause du péché originel, qui est le fondement de tout, et il fait miséricorde au petit nombre de ceux qu'il sauve par son Fils. Jésus-Christ le dit lui-même : « Je connais mes brebis, je les mènerai paître moi-même, je n'en perdrai aucune ; je les connais, elles me connaissent. Je vous ai choisis dit-il à ses apôtres, ce n'est pas vous qui m'avez choisi. » Je trouve mille passages sur ce ton, je les entends tous ; et quand je vois le contraire, je dis : c'est qu'ils ont voulu parler communément ; c'est comme quand on dit que Dieu s'est repenti, qu'il est en furie ; c'est qu'ils parlent aux hommes, et je me tiens à cette première et grande vérité, qui est toute divine, qui me représente

(1) *Lettres*, VI, 487.

Dieu comme Dieu, comme un maître, comme un souverain créateur et auteur de l'univers, et comme un être très parfait, comme dit votre père. Voilà mes petites pensées respectueuses, dont je ne tire point de conséquences ridicules, et qui ne m'ôtent point l'espérance d'être du nombre choisi, après tant de grâces qui sont des préjugés et des fondements de cette confiance (1). »

Dans tous les détails que je donnerai, on verra cette couleur jansénienne du catéchisme de Mme de Sévigné. Mais douée d'un bon sens exquis, elle sut se garder de tout excès, et sa religion et sa piété ont une valeur indépendante du jansénisme.

Mme de Sévigné a l'esprit surnaturel. Elle sait que notre âme est faite pour Dieu : « Ce n'est pas l'ordre de Dieu qu'autre chose que lui puisse contenter pleinement notre cœur (2). » Elle sait que l'amour de Dieu est une source de bonheur et qu'en dehors de cet amour — c'est Fléchier qui l'a dit à la vêture d'une capucine — il n'y a pas de véritable liberté pour le cœur. « La réflexion que vous faites sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes et fort à propos dans l'état où nous sommes ; il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre contents en ce monde et en l'autre ; il y a longtemps que l'on le dit, mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée (3). »

Dans les circonstances difficiles, c'est vers Dieu qu'elle se tourne spontanément pour demander du secours. Fouquet est arrêté, et on va le juger ; mais si elle a Dieu avec elle, Fouquet est sauvé. Tout succès,

(1) *Lettres*, VI, 523-524.
(2) *Lettres*, IV, 167.
(3) *Lettres*, IV, 472.

toute circonstance heureuse la trouvent prête à remercier Dieu. « Remercions Dieu, mille fois, ma bonne, qui me maintient en santé. » Dieu est maître de tout ; il faut lui offrir tout ce que nous aimons pour qu'il le conserve. Mme de Grignan aime follement son petit marquis. « Ma fille, lui écrit-elle, vous l'aimez follement, mais donnez-le bien à Dieu, afin qu'Il vous le conserve... Enfin, conservez bien ce cher enfant ; mais donnez-le à Dieu, si vous voulez qu'Il vous le donne : cette répétition est d'une grand'mère chrétienne, Mme Pernelle en dirait autant ; mais elle dirait bien (1). »

Dieu est si bon que c'est un honneur et un bonheur de lui appartenir. Un enfant est mort au berceau, il ne serait pas chrétien de le pleurer. « Je devais bien faire un compliment à M. de Grignan sur la mort de ce petit ; mais quand on songe que c'est un ange devant Dieu, le mot de douleur et d'affliction ne peut se prononcer ; il faut que des chrétiens se réjouissent, s'ils ont le moindre principe de la religion qu'ils professent (2). » Une jeune fille, Mlle de Grignan, entre en religion ; il faut admirer sa vocation et vénérer celle que Dieu a choisie. « Vous m'avez attendrie, ma chère enfant, en me parlant de Mlle de Grignan : j'ai senti mon cœur touché de son courage et de sa vertu ; mais pourriez-vous douter de mon estime pour une si belle action, parce que je crois qu'elle vient de Dieu ? C'est par cette raison même que je l'admire, et que je révère Mlle de Grignan plus que les autres : je la regarde comme un vase d'élection, comme une âme remplie de la grâce de Jésus-Christ, et cette séparation me paraît une faveur

(1) *Lettres*, II, 433.
(2) *Lettres*, V, 201.

si particulière, que je la considère avec respect et je ne puis enfin envisager l'état de Mlle de Grignan sans envie (1). »

Car ce qui importe le plus, la seule chose qui importe, c'est le salut, et Mme de Sévigné n'hésite pas à le dire fermement à son cousin, le volage Bussy. « Je vous écris dans la cellule de notre petite sœur de Sainte-Marie. J'aime cette nièce, je lui trouve de l'esprit et une piété qui me charme, et qui me donne de l'envie, car après tout, mon pauvre cousin, rien n'est si bon ni si solide que la pensée de son salut. Voici une créature qui en est uniquement occupée. Cela fait que je l'honore, contre l'inclination naturelle que j'aurais de ne la pas trop respecter (2). »

Mme de Sévigné souffre de cet état de tiédeur dans lequel elle avoue qu'elle est restée. Une fois, étant encore jeune et en belle humeur, elle plaisante agréablement sur son âme qui n'est ni à Dieu, ni au diable. « Une de mes grandes envies, c'est d'être dévote ; j'en tourmente tous les jours La Mousse. Je ne suis ni à Dieu, ni au diable : cet état m'ennuie, quoique entre nous je le trouve le plus naturel du monde. On n'est point au diable, parce qu'on craint Dieu, et qu'au fond on a un principe de religion ; on n'est point à Dieu aussi, parce que sa loi est dure, et qu'on n'aime point à se détruire soi-même. Cela compose les tièdes, dont le grand nombre ne m'inquiète point du tout, j'entre dans leurs raisons. Cependant Dieu les hait, il faut donc en sortir, et voilà la difficulté (3). » Mais d'ordinaire elle se considère avec

(1) *Lettres*, VII, 24.
(2) *Lettres*, II, 219.
(3) *Lettres*, II, 243.

moins de gaieté, et elle est peinée de se voir si loin de Dieu. « Vous voilà hors du jubilé et des stations, vous avez dit tout ce qui se peut dire de mieux sur ce sujet. Ce n'est point de la dévotion que vous êtes lasse, c'est de n'en point avoir. Eh ! mon Dieu, c'est justement de cela qu'on est au désespoir. Je crois que je sens ce malheur plus que personne, il semble que toutes choses m'y devraient porter, mais nos efforts et nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage (1). »

« Vous me demandez si je suis dévote ; ma bonne, hélas ! non, dont je suis très fâchée ; mais il me semble que je me détache un peu de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladies donnent le temps de faire de grandes réflexions (2). »

« Il n'y a rien que je souhaitasse plus fortement que d'être dévote, et occupée de la seule grande affaire que nous avons tous à faire. Nous faisons des lectures toutes divines ; mais j'avoue qu'encore que mon esprit soit parfaitement convaincu de toutes les grandes vérités, mon cœur n'est pas touché comme je le voudrais, et cet état nous fait sentir le besoin que nous avons de la grâce du Seigneur (3). » Elle souffre de voir Dieu si peu connu et si peu aimé dans les provinces, et elle fait part de sa peine à Arnauld d'Andilly « Vous seriez bien étonné si j'allais devenir bonne à Aix. Je m'y sens quelquefois portée par un esprit de contradiction, et voyant combien Dieu y est peu aimé, je me trouve chargé d'en faire mon devoir. Sérieusement les provinces sont peu instruites des devoirs du christianisme. Je suis plus coupable que les autres, car j'en sais beau-

(1) *Lettres*, IV, 415.
(2) *Lettres*, IV, 415-483.
(3) *Lettres*, IX, 447.

coup. Je suis assurée que vous ne m'oubliez jamais dans vos prières et je crois en sentir les effets toutes les fois que je me sens une bonne pensée (1). »

Elle souffre en chrétienne des déréglements de son fils. « Votre frère, écrit-elle à sa fille, entre sous les lois de Ninon ; je doute qu'elles lui soient bonnes. Il y a des esprits à qui elles ne valent rien ; elle avait gâté son père. Il faut le recommander à Dieu : quand on est chrétienne, ou du moins qu'on le veut être, on ne peut voir ces déréglements sans chagrin (2). » Et assurément on peut trouver qu'elle montra beaucoup de faiblesse pour ce jeune fou qui venait lui faire confidence de ses incartades ; mais par cette douceur elle garda sa confiance et un jour vint où ses conseils furent écoutés et où le jeune homme se convertit.

Mme de Sévigné a le sens chrétien. Elle comprend que la religion n'est pas un ensemble de pratiques et de gestes, mais quelque chose d'intérieur qui nous dirige, un principe d'amour et d'action.

« La morale chrétienne, dit-elle, est excellente à tous les maux ; mais je la veux chrétienne : elle est trop creuse et trop inutile autrement (3). » Toute la religion, c'est très simple, se ramène à ceci : « Dieu veut notre cœur et nous ne voulons pas le lui donner (4). » Le lui donner chaque jour un peu plus, voilà le véritable devoir chrétien. C'est du cœur en effet que vient la piété et elle ne s'embarrasse pas de vaines subtilités. « Je vous admire sur tout ce que vous dites de la dévotion ; eh, mon Dieu ! il est vrai que nous sommes des

(1) *Lettres*, III, 172.
(2) *Lettres*, II, 106.
(3) *Lettres*, II, 361.
(4) *Lettres*, VI, 459.

Tantales ; nous avons l'eau tout auprès de nos lèvres, nous ne saurions boire, un cœur de glace, un esprit éclairé. Je n'ai que faire de savoir la querelle des jansénistes et des molinistes pour décider, il me suffit de ce que je sens en moi ; le moyen d'en douter dès le moment que l'on s'observe un peu (1). » La piété nous incline d'abord à nous soumetttre à Dieu. « Vous dites, écrit-elle à sa fille, que c'est pour se prendre à Dieu de tout : lisez, lisez ce traité que je vous ai marqué, et vous verrez que c'est à lui en effet qu'il s'en faut prendre, mais c'est avec respect et résignation ; et les hommes à qui nous arrêtons notre vue, il faut les considérer comme les exécuteurs des ordres de Dieu, dont il sait bien tirer la fin qui lui plaît (2).

« C'est ainsi qu'on raisonne quand on lève les yeux ; mais ordinairement on s'en tient aux pauvres petites causes secondes ; et l'on souffre avec bien de l'impatience tout ce qu'on devrait recevoir avec soumission : voilà le misérable état où je suis ; c'est pour cela que vous m'avez vu me repentir, m'agiter et m'inquiéter tout de même qu'une autre ; et comme vous dites, ma belle, toutes les philosophies ne sont bonnes que quand on n'en a que faire (3). »

(1) *Lettres*, VI, 369.

(2) « Nous ne voyons, dit Nicole, que le bâton qui nous frappe et qui nous châtie, et ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu partout, et que nous le regardassions au travers des voiles des créatures : si nous voyions que c'est lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, et qui dans les mauvaises détournant leur malice de tous les autres objets auxquels elle se pourrait porter, ne lui laisse point d'autre cours que celui qui sert à l'exécution de ses arrêts éternels ; la vue de sa justice et de sa majesté arrêterait nos plaintes, nos murmures et nos impatiences ; nous n'oserions pas dire en sa présence que nous ne méritons pas le traitement que nous souffrons, et nous ne pourrions pas avoir d'autres sentiments que celui qui faisait dire à David : Je me suis tu et je me suis humilié, parce que c'est vous qui l'avez fait. » *Essais de Morale*, IIe traité, seconde partie, chapitre 1er.

(3) *Lettres*, VI, 417.

Ailleurs elle écrit à Mme de Grignan : « Je ne vous réponds point, ma fille, sur les hérésies dont vous m'accusez : j'ai un tableau de la Sainte Vierge sur mon autel, un crucifix et mon écriteau (1) ; je n'en veux pas davantage, et je crois tout simplement, en un mot, que l'ordre est la volonté de Dieu (2). »

La vraie piété nous amène ensuite à réformer notre vie, à payer nos dettes, à devenir meilleurs et plus charitables. Et Mme de Sévigné, à ce propos, cite avec éloge les exemples qui ont été donnés par Guitaut, par Mme de Thianges, par Mme de Marans et de Schomberg. « Il me paraît fort occupé de son salut ; il se sert des bons maîtres pour se conduire ; il est possédé de l'envie de payer ses dettes, et de n'en pas faire de nouvelles ; c'est le premier pas que l'on fait dans ce chemin, quand on suit sa religion. Il ne laisse pas d'être de fort bonne compagnie ; mais cela passera, car la charité du prochain commence déjà à lui couper les paroles par la moitié (3). » « M. de Grignan dit vrai : Mme de Thianges ne met plus de rouge et cache sa gorge ; vous auriez peine à la reconnaître avec ce déguisement ; mais, il est vrai, elle est souvent avec Mme de Longueville, et tout à fait dans le bel air de la dévotion ; mais elle est toujours de très bonne compagnie et n'est pas solitaire... Elle prend garde à ce qu'elle dit du prochain ; et quand il lui échappe quelque chose, elle s'arrête tout court, et fait un cri, en détestant la mauvaise habitude. Pour moi, je la trouve plus aimable qu'elle n'était (4). » « Mais enfin, ma très chère, j'ai vu

(1) *Soli Deo honor et gloria.*
(2) *Lettres*, VII, 38, 39.
(3) *Lettres*, V, 293.
(4) *Lettres*, III, 316, 347.

la Marans, dans sa cellule ; je disais autrefois dans sa loge.

« Je la trouve fort négligée ; pas un cheveu ; une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe. Elle fut aise de me voir, elle me dit qu'il était vrai que Dieu lui avait fait des grâces, dont elle a une sensible reconnaissance. Ces grâces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde : tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses faiblesses qu'elle est persuadée que si elle prenait l'air un moment, cette grâce si divine s'évaporerait. Je trouvai que c'était une fiole d'essence qu'elle conservait chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui ferait perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion... Elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres ; elle travaille, elle prie Dieu ; ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours dans sa chambre ; elle voit Mme de Schomberg à de certaines heures ; elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimait ; elle excuse autant son prochain qu'elle l'accusait ; elle aime autant Dieu qu'elle aimait le monde (1). »

Mme de Sévigné apporte dans la piété son bon sens, sa simplicité et sa rondeur. Volontiers elle dirait comme saint Vincent de Paul qu'il faut aimer Dieu, bonnement, rondement et simplement. Il faut d'abord, dans son culte, mettre Dieu hors cadre, et le faire passer avant les saints. Pour bien marquer cette règle, elle fait graver sur le maître-autel de sa chapelle une sentence que certaines de ses amies trouvaient huguenote : *Soli Deo honor et*

(1) *Lettres* III, 370-371.

gloria. Ce n'est pourtant pas là une marque d'esprit protestant ; car Mme de Sévigné n'a aucun goût pour la religion de Calvin et elle très sensible à la pompe et à l'éclat des cérémonies catholiques.

« Ah ! la belle procession ! qu'elle est sainte ! qu'elle est noble ! qu'elle est magnifique ! que les démonstrations de respect sont convenables ! que tout l'extérieur y est bien mesuré en comparaison de vos profanations d'Aix, avec son prince d'Amour et ses chevaux frust ! Quelle différence ! et que je comprends la beauté de cette marche, mêlée d'une musique et d'un bruit militaire qui n'aurait jamais manqué de me faire venir les larmes aux yeux, car mon cœur se dilate en certaines occasions ; ces parfums jetés si à propos... (1) »

Mais dans la pitié elle veut aller simplement et vite. Ses prières sont courtes : « Bonjour ma chère fille, écrit-elle à Mme de Grignan ; je m'en vais prier Dieu qu'il me donne son Saint-Esprit, car je ne me charge guère de demander en détail : *fiat voluntas tua,* etc. ; devrait-on dire autre chose (2) ? » Même note dans une lettre à Bussy. « Je ne suivrai que trop vos conseils dans la noble confiance que vous trouvez qu'il faut avoir pour son salut ; je crains même que vous ne m'appreniez cette prière fervente que vous faites les matins, et qui vous donne sujet de ne plus penser à Dieu tout le reste de la journée ; car, il faut dire le vrai, cela est fort commode ; mais aussi c'est bien tout ce que nous pourrons faire que d'aller par ce chemin-là jusqu'en paradis ; assurément nous n'irons pas plus haut. C'est l'avis de la Provençale (3). » Ses prières sont même

(1) *Lettres*, IX, 86.
(2) *Lettres*, VI, 418.
(3) *Lettres*, V, 163.

parfois originales et révèlent une grande indépendance religieuse. « Votre raisonnement sur la rapidité du temps, qui travaille autant contre nous que pour nous, en nous emmenant nos chères créatures comme il nous les amène, est une chose trop aimable : c'est ce qu'on a toujours pensé, ce qu'on n'a jamais si bien dit ; et cette prière que vous en avez si bien tirée, où vous déguisez ce mot d'éternité si joliment, qu'elle devient votre prière particulière, est une traduction si bonne, qu'assurément, avec votre permission, j'en ferai la mienne. Elle fait le même plaisir, par ce changement, que nous faisaient autrefois certaines prières nouvelles que nous mettions dans notre prière du soir, et que nous appelions de la pluche. Nous ôtâmes doucement : « Souvenez-vous, très pieuse Vierge Marie, » et nous disions des oraisons de saint Augustin, de saint Prosper, et des *Miserere* en français ; enfin c'était un ragoût qui réveillait notre attention, et c'est ce que j'observe encore en changeant quelquefois de prières, pour éviter la distraction et l'inattention qui vient de la routine.

« Voici donc la mienne présentement : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de n'aimer que les [biens que le] temps amène et qu'il ne peut ôter. » C'est l'éternité en paroles couvertes, c'est la prière des vrais chrétiens, c'est ce que l'Eglise demande. On ne saurait s'y méprendre, il n'y a que l'éternité qui soit un bien que le temps amène et ne peut ôter ; tous les autres sont ôtés dans le moment qu'ils sont donnés. Le fond de cette prière est bien pris dans notre saint Augustin, qui parle si bien sur ce sujet (1). »

Elle a peu de goût pour les voies extraordinaires, et

(1) *Lettres*, 550-551.

les bizarres miracles d'un solitaire de Provence dont sa fille lui a parlé la laissent sceptique. « Je trouve plaisants les miracles de votre solitaire ; j'en doute fort, puisqu'il les croit ; et M. de Grignan a grande raison de l'aller prêcher de temps en temps. Sa vanité pourrait bien le conduire du milieu de son désert dans le milieu de l'enfer(1). « Elle n'est pas supertistieuse et elle ne croit pas que la comète marque des calamités pour la France, « Nous avons ici une comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient fermement que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissements par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il fallait honorer son agonie d'un prodige, et lui dire qu'il paraissait une grande comète qui leur faisait peur. Il eut la force de se moquer d'eux et il leur dit plaisamment que la comète lui faisait trop d'honneur. En vérité, on devrait en dire autant que lui ; et l'orgueil humain se fait trop d'honneur de croire qu'il y ait de grandes affaires dans les astres quand on doit mourir (2). »

Elle n'est pas scrupuleuse. Malade pendant le carême de 1676, elle mange de la viande « jusqu'au Vendredi-Saint » (3). En 1680, encore souffrante, elle écrit à sa fille au commencement du carême : « A tout hasard j'ai une permission dont je me servirai sans aucun scrupule, n'en soyez point en peine, fiez-vous à moi (4). » Par contre, quand elle est en bonne santé elle supporte l'abstinence avec une gaieté charmante. « Ven-

(1) *Lettres*, II, 391.
(2) *Lettres*. VII, 133,
(3) *Lettres*, VII, 408.
(4) *Lettres*, VI, 318.

dredi dernier, écrit Charles de Sévigné à sa sœur, était le premier jour maigre que j'avais passé ici et je demandais jeudi soir à ma mère : « Madame, comment faites-« vous les vendredis ? — Mon fils, je prends une beurrée « et je chante.» Ce qu'il y a de bon ou de mauvais, c'est que cela est au pied de la lettre (1). »

Tout travers religieux est combattu par elle au nom de la religion même. Elle trouve excessifs et maladroit ce zèle des nouveaux convertis qui les porte à prêcher à tout venant et éloigne plus qu'il ne rapproche de la piété. « Je sais bien que Jésus-Christ, saint Paul et saint Augustin, ont prêché et exhorté : c'était à eux à faire ; ce dernier en dit de si bonnes raisons ! Mais un pauvre pécheur revenu depuis trois jours d'un état pire que les nôtres, devrait se tenir dans le silence, pénétré de la miséricorde de Dieu sur lui, uniquement occupé de son bonheur et de la sensible reconnaissance qu'il doit à son Sauveur de l'avoir séparé et distingué entre tant d'autres, sans aucun mérite, et par une grâce toute gratuite : voilà de quoi son cœur doit être plein, et si la charité le fait prendre intérêt à son prochain, que ce soit en gémissant devant Dieu et en demandant pour eux les mêmes grâces dont il a été comblé...

« Cela n'empêche pas les réflexions, les conversations chrétiennes avec ses amis ; mais point de sermons, point de gronderies ; cela révolte et fait qu'on se souvient, et qu'on les renvoie à leur vie passée, parce qu'on voit qu'ils l'ont oubliée. Je suis étonnée que les gens de bon esprit tombent dans cette injustice ; mais il ne faudrait s'étonner de rien, car que ne trouve-t-on point dans son chemin (2) ? »

(1) *Lettres*, VI, 282.
(2) *Lettres*, IX, 293-294.

Ils sont aussi peu logiques et aussi peu sensés, les chrétiens qui se troublent dans leur foi à la moindre objection et au moindre scandale. Le petit Coulanges qui est allé à Rome, en ambassade avec M. de Chaulnes, s'étonne de voir que tout n'est pas parfait autour du Pape et il fait part de ses inquiétudes à Mme de Sévigné. Elle lui donne avec une maîtresse vigueur une excellente leçon d'apologétique. « Et sur ces grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave : mon pauvre cousin, vous vous méprenez. J'ai ouï dire qu'un homme de très bon esprit tira une conséquence toute contraire sur ce qu'il voyait dans cette grande ville, et conclut qu'il fallait que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations. Faites donc comme cet homme, tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'aux premiers siècles, toutes les intrigues du conclave se terminaient à choisir entre les prêtres celui qui paraissait avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette mort les fît fuir ni refuser cette place où la mort était attachée, et quelle mort ! vous n'avez qu'à lire cette histoire. L'on veut qu'une religion subsistante par un miracle continuel et dans son établissement et sa durée, ne soit qu'une imagination des hommes ! Les hommes ne pensent point ainsi. Lisez saint Augustin dans la « Variété de la religion » ; lisez l'Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais très digne de lui être comparé, quand il parle de la reli-

gion chrétienne (demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre) ; ramassez donc toutes ses idées, et ne jugez point si frivolement ; croyez que, quelque manège qu'il y ait dans le conclave, c'est toujours le Saint-Esprit qui fait le pape ; Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser (j'ai lu ceci en bon lieu) : « Quel trouble peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et aime tout ce que Dieu fait ? » Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin. Adieu (1). »

C'est ce bon sens religieux et cette simplicité chrétienne qui guident Mme de Sévigné dans le choix de ses prédicateurs. A tous les autres, elle préfère Bourdaloue à cause de son audace apostolique. « Le Père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il était d'une force qu'il faisait trembler les courtisans, et jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement et si généreusement les vérités chrétiennes (2). » « Il frappe comme un sourd disant des vérités à bride abattue... Sauve qui peut, il va toujours son chemin. » Elle aime « la force et la justesse » de ses discours qui ne laissent pas respirer. Mais, se rencontrant ici avec La Bruyère, elle reconnaît qu'à l'entendre son esprit est plus satisfait que son cœur, et quand elle veut simplement faire son salut, elle va demander des inspirations à des prédicateurs plus simples. « Si nous n'avons bien fait nos Pâques, ce n'est pas la faute du P. Bourdaloue : jamais il n'a si bien prêché que cette année ; jamais son zèle n'a éclaté d'une manière plus triomphante ; j'en suis charmée,

(1) *Lettres*, x, 46-47.
(2) *Lettres*, III, 401.

j'en suis enlevée ; et cependant je sens que mon cœur n'en est pas plus échauffé, et que toutes ces lumières dont il a éclairé mon esprit, ne sont point capables d'opérer mon salut. Tant pis pour moi ! Cet état me fait souvent beaucoup de frayeur. Mais savez-vous ce que j'ai fait ? j'ai entendu deux bons petits sermons de notre bon M. Trouvé le jeudi et le samedi saint, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. J'aime tout à fait sa manière de prêcher, elle vise à la simplicité apostolique de M. le Tourneux ; il a du zèle, et trop, car sa pauvre petite poitrine en est dévorée : ce sont de véritables petites homélies comme celles des saints Pères ; j'en fus tout à fait contente (1). »

« Je me contente des évangiles expliqués de M. le Tourneux ; ce sont les vrais sermons ; c'est la vanité des hommes qui les a chargés de tout ce qui les compose présentement : Nous lisons quelquefois des homélies de saint Jean Chrysostome ; cela est si divin, et nous plaît tellement que, pour moi, j'opine à n'aller à Rennes que pour la Semaine Sainte, afin de n'être point exposée à l'éloquence redoublée des prédicateurs en faveur du Parlement (2). »

Il faut caractériser d'un dernier trait la religion et la piété de Mme de Sévigné. Elle parle toujours des choses de Dieu avec une gravité qui lui vient tout droit de Port-Royal. « Ma chère enfant, je m'en vais prier Dieu, et me disposer à faire mes Pâques : il faut au moins tâcher de sauver cette action de l'imperfection des autres. Je vous aime et vous embrasse, et voudrais bien que mon cœur fût pour Dieu comme il est pour vous (3). » Elle

(1) *Lettres*, VII, 229.
(2) *Lettres*, VII, 220 ; IX, 462.
(3) *Lettres*, III, 22.

a au fond du cœur la crainte, plus encore que l'amour de Dieu ; et à ce point de vue, ce qu'elle dit de la communion est très significatif. Elle lit avec délices le livre de la *Fréquente Communion* d'Arnauld ; elle le propage avec zèle et l'introduit même en cachette dans les couvents. Elle s'en inspire dans ses réflexions et dans sa conduite. Autrefois quand le roi faisait des chevaliers, à la cérémonie religieuse, la communion était obligatoire pour les nouveaux élus : Louis XIV a supprimé cette règle et il a bien fait. « La communion ne va point avec tout ce bruit et tout cet éclat. » Mme de Sévigné n'aime pas les communions de commande.

« Je vois bien que les communions sont peu fréquentes en Provence. Pour moi je le dis à ma honte, j'ai laissé l'Immaculée Conception de la Mère, afin de me garder tout entière pour la Nativité du Fils ; il est vrai qu'on ne saurait trop s'y préparer (1). » Elle reproche à sa fille d'avoir communié pour sacrifier à un usage local. « J'avoue, ma chère enfant, qu'au milieu de tout ce grand bruit, la communion m'a surprise : il y a si peu que la Pentecôte est passée ! Il faut croire que la place que vous tenez demande ces démonstrations, car sans cela, je ne vous croirais pas plus dévote que saint Louis qui ne communiait que cinq fois l'année (2). » Il vaut mieux communier rarement et communier pieusement. « C'est une contrainte que donne la place où vous êtes. J'avoue que quand elle oblige à communier sans autre raison que cette représentation extérieure, je ne m'y résoudrais pas aisément, et j'aimerais mieux ne pas édifier des sottes et des ignorantes ; car je suis assurée que tous les premiers

(1) *Lettres*, VIII, 327.
(2) *Lettres*, IX, 88.

dimanches du mois, toutes les douze ou treize fêtes de la Vierge, il faut en passer par là. O mon Dieu, dites-leur que saint Louis, qui était plus saint que vous n'êtes sainte, ne communiait que cinq fois l'année. Mais sait-on sa religion ? tout est en pèlerins, en pénitents, en ex-voto, en femmes déguisées de différentes couleurs (1). » Surtout elle ne comprend pas la conduite des femmes qui allient une vie très mondaine à la communion fréquente ; elle se montre sévère pour une jeune fille de ses amies, qui était de toutes les fêtes et que son directeur autorisait à communier deux fois la semaine. « Le Jésuite qui la gouverne la fait communier deux fois la semaine : et 'bon Dieu quelle profanation ! elle est de tous les plaisirs quand elle peut en être, et du moins elle le désire toujours : « Je le voudrais du moins, mon père ; » et c'est assez pour n'être pas dans un usage si familier. Elle a lu tout ce qu'elle a pu attraper de romans, avec tout le goût que donne la difficulté et le plaisir de tromper. Vraiment, si je voulais mettre une fille sur le rempart, je ne lui souhaiterais qu'une mère et un confesseur comme elle en a (2). » Quant à elle, elle voudrait faire une retraite pour se préparer à chaque grande fête, et elle énumère d'après Bourdaloue les dispositions requises pour communier dignement. « Je suis entêtée du P. Bourdaloue ; j'ai commencé dès le jour des Cendres à l'entendre à Saint-Paul, il a déjà fait trois sermons admirables. M. de Lauzun n'en perd aucun ; il apprendra sa religion, et je me suis assurée que c'est une histoire toute nouvelle pour lui.

(1) *Lettres,* VIII, 514-515.
(2) *Lettres,* VI, 414.

« C'était sur l'évangile du Centenier qui dit à Notre-Seigneur : *Domine, non sum dignus*. Sur cela il prit occasion de parler des dispositions où il fallait être pour communier ; que ceux qui conduisaient les âmes ne devaient jamais faire la menace de la profanation du corps de Jésus-Christ, sans avertir que si nous n'y participions, nous n'aurions jamais la vie éternelle ; que ces deux choses ne devaient jamais se séparer ; que s'y nous étions bien disposés, il fallait en approcher toujours ; et si nous étions dans le péché il ne fallait jamais s'en approcher, dit saint Augustin ; mais qu'il fallait s'efforcer de se mettre dans l'état où il nous est permis de nous en approcher, plutôt que de demeurer tranquilles dans la séparation de ce divin mystère, qui était une fausse paix, et la seule et fausse marque de religion de la plupart des libertins. Tout cela fut traité avec une justesse, une droiture, une vérité que les plus grands critiques n'auraient pas eu le mot à dire. M. Arnauld lui-même n'aurait pas parlé d'une autre manière (1). »

On le voit la religion de Mme de Sévigné n'est aucunement formaliste. Elle est tout intérieure et pratique. Elle est avant tout un foyer de vie morale. Toute la vie morale de Mme de Sévigné en dépend. Ses aphorismes de sagesse mondaine que j'ai cités, son système philosophique de la Providence, se résolvent en définitive dans la croyance en Dieu et dans l'amour de Dieu. Nous allons encore voir la profondeur de ses idées religieuses dans les réflexions que lui inspire la mort.

(1) *Lettres*, VIII, 221.

CHAPITRE IV

Réflexions sur la mort.

Ces réflexions sont chrétiennes. Je ne les ai pas rapportées au chapitre précédent, d'abord à cause de leur importance exceptionnelle dans les lettres de Mme de Sévigné, et aussi parce qu'il y entre une bonne dose de sagesse humaine à laquelle un philosophe aurait pu prétendre.

Mme de Sévigné est hantée par l'idée de la mort, surtout à mesure qu'elle avance en âge, et elle ne peut pas annoncer à sa fille la mort d'un grand personnage ou d'un ami, sans faire sur ce sujet — elle le remarque elle-même — d'interminables réflexions. « On en parlerait dix ans. » Elle a peur de la mort, dans l'âge mûr, au moment où elle jouit encore pleinement de la vie, et où elle sent cependant que la vieillesse approche. « Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants, mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle, que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement, il faut que j'en sorte, cela m'assomme, et comment en sortirai-je ? par où ? par quelle porte ? quand sera-ce ? en quelle disposition ? souffrirai-

je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? aurai-je un transport au cerveau ? mourrai-je d'un accident ? comment serai-je avec Dieu ? qu'aurai-je à lui présenter ? la crainte, la nécessité feront-elles mon retour vers lui ? n'aurai-je aucun sentiment que celui de la peur ? que puis-je espérer ? suis-je digne du paradis ? suis-je digne de l'enfer ? Quelle alternative ! quel embarras ! Rien n'est si fou que de mettre son salut dans l'incertitude, mais rien n'est si naturel, et la vie que je mène est la chose du monde la plus aisée à comprendre. Je m'abîme dans ces pensées et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout, mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément, mais parlons d'autre chose (1). » En avançant en âge Mme de Sévigné deviendra plus douce à la mort, et elle apprendra à la regarder en face sans frémir.

Elle en parlera constamment. La mort est l'affaire de tout le monde. Annonçant à sa fille la mort de l'évêque de Léon, elle s'excuse en disant : « C'est la nouvelle du pays, il faut que vous en passiez par là ; et puis, il me semble que la mort est l'affaire de tout le monde ; c'est que les conséquences viennent bien droit jusqu'à nous (2). » En somme la mort est l'action la plus importante de la vie ; le prince de Condé l'a bien montré par son exemple. « Vous avez su, mon cher cousin, écrit-elle à Bussy, les circonstances de la mort de M. le

(1) *Lettres*, II, 534.
(2) *Lettres*, II, 376.

prince, je crois que c'est faire son éloge en peu de mots que de dire qu'il a joint à la beauté de sa vie toute héroïque, une mort toute chrétienne, et s'est également acquitté des devoirs de bon chrétien, de fidèle sujet, de bon père et de bon maître ; et qu'en vingt et quatre heures il a réglé toutes ces choses avec une fermeté, une tranquillité, une douceur et une étendue d'esprit qui le faisaient paraître comme en un jour de bataille ; car on dit que dans ces occasions il était parfait ; et la mort, qui est la plus importante action de notre vie, a été aussi le plus bel endroit de la sienne (1). »

La mort nous donne de bien graves leçons. Elle nous apprend le prix du temps ; à la mort nous regretterons de n'avoir pas quelques-unes de ces heures que nous gaspillons maintenant. « Ce n'est pas sans raison, ma chère fille, que vous fûtes troublée du mal du pauvre chevalier de Buous ; il est étrange. C'est un garçon qui me plaisait dès Paris ; je n'ai pas de peine à croire tout ce que vous m'en dites. Ce qui est plus extraordinaire, c'est cette crainte de la mort. C'est un beau sujet à faire des réflexions, que l'état où vous me le dépeignez. Il est certain qu'en ce temps-là nous aurons de la foi de reste : elle fera tous nos désespoirs et tous nos troubles ; et ce temps que nous prodiguons, et que nous voulons qui coule présentement, nous manquera ; et nous donnerions toutes choses pour avoir un ou deux jours que nous perdons avec tant d'insensibilité : voilà de quoi je m'entretiens quelquefois dans ce mail que vous connaissez (2). »

La mort nous apprend quels sont les vrais biens.

(1) *Lettres*, VIII, 8.
(2) *Lettres*, II, 363.

« Et le pauvre M. Foucquet, que dites-vous de sa mort ? Je croyais que tant de miracles pour sa conversion promettaient une fin plus heureuse ; mais les Essais de Morale condamnent ce discours profane, et nous apprennent que ce que nous appelons des biens n'en sont pas, et que si Dieu lui a fait miséricorde, comme il y a bien de l'apparence, c'est là le véritable bonheur et la fin la plus digne et la plus heureuse qu'on puisse espérer, qui devrait être le but de tous nos désirs, si nous étions dignes de pénétrer ces vérités ; ainsi nous corrigerions notre langage aussi bien que nos idées. Voilà encore un chapitre sur quoi nous ne finirons pas sitôt (1). »

La mort nous apprend à ne pas estimer outre mesure les grandeurs de ce monde qu'elle emporte et à ne pas donner trop d'importance à ces combinaisons et à ces projets de la politique qu'elle renverse. « Voilà donc M. de Louvois mort, ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenait une si grande place, dont le moi, comme dit M. Nicole, était si étendu, qu'il était le centre de tant de choses ! Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! « Ah ! mon « Dieu, donnez-moi un peu de temps : je voudrais bien « donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince « d'Orange. — Non, non, vous n'aurez pas un seul, un « seul moment. » Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? En vérité, il faut y faire des réflexions dans son cabinet (2). »

L'heure de la mort est incertaine ; elle arrive pour quelques-uns au moment où elle est le moins attendue,

(1) *Lettres*, VI, 345.
(2) *Lettres*, X, 45.

de telle sorte qu'on n'entend dans les funérailles que des « paroles d'étonnement de ce que ce mortel est mort ». Turenne a été emporté par un boulet isolé, non pas au milieu d'une bataille, mais au moment où il inspectait une batterie. Ces morts subites sont un grand malheur pour les chrétiens qui ne sont pas toujours prêts à mourir : ce sont des coups d'autorité de la Providence qui veut nous rappeler que nous ne sommes rien. Telles sont les réflexions de Mme de Sévigné sur la mort foudroyante de l'abbé Bayard et de l'évêque du Mans. « J'admire, ma chère enfant, que j'aie pu vous écrire tout ceci, ayant sur le cœur la tristesse et la surprise de la mort subite et terrible de M. l'abbé Bayard ; je crois rêver en l'écrivant ; ce fut la première chose que je trouvai dans une lettre de d'Hacqueville qui m'attendait ici. Il vous l'aura mandé comme à moi, mais je veux vous en parler. Je vous écrivis de Langlar un certain dimanche, dans la lettre du chevalier. Tout était en joie et en danse chez cet abbé : les violons, les fifres, les tambours faisaient un grand bruit de fête de province, le plus agréable du monde, sur cette belle terrasse ; sa santé avait été célébrée ; j'avais fait son portrait à ceux de notre troupe qui ne l'avaient jamais vu, et j'avais dit beaucoup de bien de son cœur et de son âme parce qu'il y en avait beaucoup à dire. Ma fille, savez-vous ce qui arrivait pendant tout cela ? Il mourait, il expirait ; et le lendemain quand je lui écrivis en partant une relation de ce qui s'était passé chez lui, dont il aurait été ravi, il n'était plus au monde, et c'était à un mort que j'écrivais. Je vous avoue que je fis un cri du fond de mon cœur en apprenant cet arrangement de la Providence, et mon esprit en sera longtemps étonné. J'avais une véritable envie de le voir,

et de lui conter la bonne vie que nous avions faite à Langlar, et le regret de ne l'avoir pas eu, comme la meilleure chose que nous puissions avoir, et la première ligne que je lis, c'est sa mort ; mais quelle mort !

« Il se portait très bien ; il avait passé la veille chez Mme de Coulanges avec M. de La Rochefoucauld ; il avait parlé de moi, et de la joie qu'il avait de penser que j'étais chez lui. Le dimanche, il prend un bouillon, il le vomit ; il eut soif l'après-dînée, il demande à boire ; son valet le quitte pour lui obéir, il revient et le trouve mort sur sa chaise ; quelle surprise ! mais quelle promptitude ! On est souvent un fort honnête homme, qu'on n'est pas un très bon chrétien ; sans confession, sans préparation ; enfin c'est un abîme de méditation. Il avait un abcès dans la poitrine qui s'est crevé tout d'un coup et l'a étouffé. Ma très chère, je vous demande pardon, je ne saurais me taire sur une aussi triste aventure (1). »

« La mort de M. du Mans m'a assommée ; je n'y avais jamais pensé, non plus que lui ; et de la manière dont je le voyais vivre, il ne me tombait pas dans l'imagination qu'il pût mourir. Cependant le voilà mort d'une petite fièvre en trois heures, sans avoir le temps de songer au ciel, ni à la terre ; il a passé ce temps-là à s'étonner ; il est mort subitement de la fièvre tierce, la Providence fait quelquefois des coups d'autorité qui me plaisent assez : mais il en faudrait profiter (2). »

Ce qui importe avant tout c'est de faire une mort chrétienne. Il n'y a rien d'aussi triste que la mort qui n'est pas illuminée par la foi ; il n'y a rien d'aussi triste, si ce n'est de voir mourir de cette mort ceux qu'on

(1) *Lettres*, v, 342, 343, 344.
(2) *Lettres*, II, 305.

aime et qu'on voudrait voir heureux. Et Mme de Sévigné cite à sa fille l'exemple d'un chanoine de leurs amis qui prie avec larmes pour son frère mort dans l'indifférence. « Mais, mon enfant, pendant que nous sommes sur des sujets de tristesse, je vous dirai que les grosses larmes sont tombées de mes yeux, en me représentant le spectacle de ce pauvre doyen pénétré de douleur, le cœur saisi, disant la messe pour ce frère que voilà dans l'église, et ce pauvre doyen, persuadé de sa religion, qui offre ce grand et ce saint sacrifice pour un pécheur dont le salut lui est cher, et dont la manière de mourir est affligeante, demande en tremblant miséricorde pour celui qui n'a pas eu le loisir de la demander un seul moment. Ma fille, je ne soutiens pas cette pensée ; je crois qu'il n'y a que la distraction et la dissipation qui puissent empêcher qu'elle ne fasse le même effet dans tout le monde. Plus ce pauvre doyen a de foi, plus il est à plaindre, mais il serait bien plus à plaindre, s'il était au-dessus de la crainte des jugements de Dieu (1). »

Au contraire une mort chrétienne est consolante et « délicieuse » à voir. La princesse de Conti meurt avec de grands sentiments de piété. « Il y a, dit Mme de Sévigné, de belles réflexions sur cette mort cruelle pour sa famille et ses amis, mais très heureuse pour elle, qui ne l'a point sentie et qui y était toujours préparée (2). » La mort édifiante de Mme de La Fayette est une grâce de Dieu. « Tout cela s'est passé comme je vous le dis, et que pour notre consolation, Dieu lui a fait une grâce toute particulière et qui marque une vraie prédestina-

(1) *Lettres*, IX, 387, 388.
(2) *Lettres*, II, 491.

tion ; c'est qu'elle se confessa le jour de la petite Fête-Dieu, avec une exactitude et un sentiment qui ne pouvaient venir que de lui, et reçut Notre-Seigneur de la même manière (1). »

La mort chrétienne du chevalier de Grignan laisse à sa famille de grands motifs de consolation. « Enfin, ma chère fille, après bien des alarmes et de fausses espérances, nous avons perdu le pauvre chevalier. Je vous avoue que j'ai été sensiblement touchée de cette mort ; elle arriva samedi 6 février, à 4 heures du matin. Si une fin véritablement chrétienne doit consoler des chrétiens, on le doit être par l'assurance de son salut : jamais plus de grâces visibles (2). »

Il faut donc se préparer à la mort et c'est là le meilleur emploi qui puisse être fait d'une vie chrétienne. Mme de Sévigné s'y prépare doucement, comme elle dit au président Moulceau : « Voyant qu'il faut se résoudre et je ne suis pas la plus forte, je m'occupe de l'obligation que j'ai à Dieu de me conduire si doucement à la mort. Je le remercie de l'envie qu'il me donne de m'y préparer tous les jours, et même de ne pas souhaiter de tirer jusqu'à la lie. L'excès de la vieillesse est affreux et humiliant : nous en voyons tous les jours un exemple qui nous afflige, le bon Corbinelli et moi ; le pauvre abbé de Coulanges dont la pesanteur et les incommodités nous font souhaiter de n'aller pas jusque-là. Voilà comme nous philosophons chrétiennement et voilà comme nous vous prions de faire quand votre petite-fille aura seize ans (3). »

Pour la soutenir dans cette préparation elle profite de

(1) *Lettres*, x, 109.
(2) *Lettres*, II, 494.
(3) *Lettres*, VIII, 3 4.

l'exemple que lui donne son fils, lui-même, Charles de Sévigné enfin converti. « Votre frère est tout à fait tourné du côté de la dévotion : il est savant, il lit sans cesse des livres saints, il en est touché, il en est persuadé. Il viendra un jour où l'on sera bien heureux de s'être nourri dans ces sortes de pensées chrétiennes : la mort est affreuse quand on est dénué de tout ce qui peut nous consoler en cet état. Sa femme entre dans ses sentiments ; je suis la plus méchante, mais pas assez pour être de contrebande (1). » Elle profite de l'exemple que lui donnent ceux qui meurent avec fermeté parce qu'ils se sont préparés à mourir. C'est ainsi que La Rochefoucauld meurt avec courage, Condé avec calme, et l'abbé de Coulanges avec une sérénité religieuse. » « M. de La Rochefoucauld ne voyait point hier Mme de La Fayette parce qu'elle pleurait, et qu'il recevait Notre-Seigneur ; il envoya savoir à midi de ses nouvelles. Croyez-moi, ma fille, ce n'est pas inutilement qu'il a fait des réflexions toute sa vie ; il s'est approché de telle sorte ces derniers moments, qu'ils n'ont rien de nouveau ni d'étranger pour lui. M. de Marsillac arriva avant hier à minuit, si comblé de douleur amère, que vous ne seriez pas autrement pour moi. Il fut longtemps à se faire un visage et une contenance ; enfin il entra, et trouva M. de la Rochefoucauld dans cette chaise, peu différent de ce qu'il est toujours. Comme c'est lui qui est son ami, de tous ses enfants, on fut persuadé que le dedans était troublé, mais il n'en parut rien, et il oublia de lui parler de sa maladie (1). »

« Depuis que cette lettre est commencée, j'ai vu Briolle, qui m'a fait pleurer les chaudes larmes par un

(1) *Lettres*, VII, 335.

récit naturel et sincère de cette mort [de Condé] ; cela est au-dessus de tout ce qu'on peut dire. La lettre qu'il a écrite au roi est la plus belle chose du monde, et le roi s'interrompit trois ou quatre fois par l'abondance des larmes : c'était un adieu et une assurance d'une parfaite fidélité, demandant un pardon noble des égarements passés, ayant été forcé par le malheur des temps ; un remerciement du retour du prince de Conti, et beaucoup de bien de ce prince ; ensuite une recommandation à sa famille d'être unis : il les embrassa tous, et les fit embrasser devant lui, et promettre de s'aimer comme frères ; une récompense à tous ses gens, demandant pardon des mauvais exemples ; et un christianisme partout et dans la réception des sacrements, qui donne une consolation et une admiration éternelle (1). »

« L'abbé de Coulanges est mort en sept jours, d'une fièvre continue, comme un jeune homme, avec des sentiments très chrétiens, dont j'étais extrêmement touchée, car Dieu m'a donné un fond de religion qui m'a fait regarder assez solidement cette dernière action de la vie. La sienne a duré quatre-vingts ans, il a vécu avec honneur, il est mort chrétiennement ! Dieu nous fasse la même grâce (2). »

Mais la mort la plus édifiante qu'il a été donné à Mme de Sévigné de voir est celle de son ami Saint-Aubin. Elle en raconte longuement toutes les circonstances et il lui semble que chaque trait est une leçon. « Je ne suis point retournée à Brévannes avec Mme de Coulanges, ma chère comtesse, écrit-elle à sa fille, parce que j'ai trouvé mon pauvre Saint-Aubin trop près du

(1) *Lettres*, VII, 531.
(2) *Lettres*, VIII, 128.

grand voyage de l'éternité. Voilà donc les miens finis, pour vaquer à ce que je dois à quelqu'un que j'ai toujours aimé, et qui a été touché de me voir, tout autant qu'on peut l'être au faubourg Saint-Jacques. Il m'a tenu longtemps la main, en me disant des choses saintes et tendres, j'étais toute en larmes. C'est une occasion à ne pas perdre, que de voir mourir un homme avec une paix et une tranquillité toute chrétienne, un détachement, une charité, un désir d'être dans le Ciel pour n'être plus séparé de Dieu, un saint tremblement de ses jugements, mais une confiance toute fondée sur les mérites infinis de Jésus-Christ : tout cela est divin. C'est là qu'il faut apprendre à mourir tout au moins, quand on n'a pas été assez heureuse pour y vivre (1). » « Ma chère enfant, les saints désirs de la mort le pressent tellement, qu'il en a précipité tous les sacrements. M. de Saint-Jacques ne voulut pas hier lui donner l'extrême-onction et ce fut une douleur pour lui, car il ne souhaite que l'éternité, il ne respire plus que d'être uni à Dieu ; sa paix, sa résignation, sa douceur, son détachement, sont au delà de tout ce que l'on voit : aussi ne sont-ce pas des sentiments humains... Mon Dieu, ma fille, que vous seriez touchée de ce saint spectacle ! je ne dis pas d'affliction, mais de consolation et d'envie. Il m'a dit beaucoup d'amitiés, et à vous, sur ce petit marquis, mais tout cela n'est qu'un moment, et l'on revient toujours à Jésus-Christ et à sa miséricorde, car il n'est question de nulle autre chose. »

« Je veux suivre l'histoire sainte et tragique du pauvre Saint-Aubin. Mercredi dernier, aussitôt que je vous eus écrit, on me vint dire qu'il était fort mal, et

(1) *Lettres*, VIII, 262-263.

qu'il avait reçu l'extrême-onction ; j'y courus avec M. de Coulanges ; je le trouvai fort mal, mais si plein d'esprit et de raison, et si peu de fièvre extérieure, que je ne pouvais comprendre qu'il allât mourir... Je trouvai cette amitié, cette douceur, cette reconnaissance en ce pauvre malade, et par-dessus tout ce regard continuel à Dieu, et cette unique et adorable prière à Jésus-Christ, de lui demander miséricorde par son sang précieux, sans autre verbiage. Je trouvai les deux hommes admirables qui ne le quittent plus. On dit le *Miserere ;* ce fut une attention marquée par ses gestes et par ses yeux ; il avait répondu à l'extrême-onction, et en avait demandé la paraphrase à M. de Saint-Jacques ; enfin, à neuf heures du soir, il me chassa, et me dit en propres paroles adieu. Le P. Morel y demeura, et j'ai su qu'à minuit il eut une horrible vapeur à la tête : la machine se démontait ; il vomit ensuite toujours, comme si c'eût été un soulagement : il eut une grande sueur, comme une crise, ensuite un doux sommeil, qui ne fut interrompu que par le P. Morel, qui le tenant embrassé, et lui répondant toujours avec connaissance et dans l'amour de Dieu, reçut enfin son dernier soupir, et passa le reste de la nuit à pleurer saintement, et à prier Dieu pour lui ; les cris de cette petite femme suffoqués et aplatis par le P. Morel, afin qu'il n'y eût rien que de chrétien dans cette sainte maison. J'y fus le lendemain, qui était hier : il n'était point du tout changé, il ne me fit nulle horreur, ni à tous ceux qui le virent ; c'est un prédestiné ; on respecte la grâce de Dieu, dont il a été comblé. De là nous avons été aux Carmélites, où il est enterré à la première chapelle du côté du chœur, en entrant à main droite. Le clergé l'a reçu du clergé de Saint-Jacques. Cette cérémonie est

triste : toutes ces saintes filles sont en haut avec des cierges, qui chantent le *Libera ;* et puis enfin on le jette dans cette fosse profonde, où on l'entend descendre, et le voilà pour jamais. Il n'y a plus de temps pour lui, il jouit de l'éternité, enfin il n'est plus sur terre. De vous dire que tout cela se passe sans larmes, il n'est pas possible ; mais ce sont des larmes douces, dont la source n'est point amère, ce sont des larmes de consolation et d'envie (1). »

Ces réflexions diverses sur la mort sont assez élevées, assez fortes et assez chrétiennes pour être mises à côté du sermon de Bourdaloue sur la préparation à la mort, et même à côté de l'admirable sermon de Bossuet sur la mort. Au reste la doctrine des prédicateurs et les idées de la femme du monde sont puisées à la même source. Ce sont des documents qui nous montrent combien grave et profond était le sentiment religieux au XVII[e] siècle.

(1) *Lettres*, VIII, de 262 à 274.

CHAPITRE V

Le cœur. — Son rôle dans la vie morale.

Pour apprendre à vivre et à mourir, Mme de Sévigné nous a dit à quelle philosophie et à quelle religion l'homme doit faire appel. Si maintenant l'homme veut savoir quelle doit être en lui-même la règle de ses actions, Mme de Sévigné lui dira que la vertu n'est pas un effet de la raison ou du calcul, mais qu'elle nous vient du cœur. C'est le caractère particulier de sa morale d'être une morale du cœur. Non pas que Mme de Sévigné se laisse guider en toutes choses et recommande de se laisser guider par la sensibilité ; à son avis il y a aussi du bon sens dans le cœur. Je ne saurais mieux m'expliquer qu'en disant qu'elle fait du cœur la faculté morale par excellence, comme Pascal faisait du cœur la faculté de connaître et d'arriver à la certitude. Pour tous deux le cœur est une sorte de faculté intime qui atteint le vrai par un raisonnement non exprimé mais réel, et nous porte au bien par un calcul inconscient mais profond. Ceux qui sont dans la vérité et dans la vertu ont le cœur bon, les autres l'ont mauvais.

Mme de Sévigné avait le cœur bon. Je sais bien que des souvenirs pénibles pèsent sur sa mémoire. Elle bafoue avec acharnement cette pauvre Mlle du Plessis qui n'avait que le tort d'être sotte : elle raille parfois quelques-unes de ses amies de la ville et de la cour et

il lui arrive même une fois de risquer une très forte méchanceté : la maréchale de la Ferté fut impliquée dans l'affaire des poisons, puis mise hors de cause, ce qui faisait dire à Mme de Sévigné que cette affaire lui procurait un plaisir qu'elle n'avait pas ordinairement, d'entendre dire qu'elle était innocente. Surtout on n'a pas oublié de quel ton détaché et ironique elle parle des vilains de la Bretagne qu'on va pendre. Cette légèreté est fâcheuse pour sa mémoire. Et je ne prétends pas excuser ces propos mais les expliquer en disant qu'elle était égarée par son affection pour M. de Chaulnes que ces vilains avaient molesté, et que, marquise du XVIIe siècle, elle était incapable de s'apitoyer sur la souffrance des gens du peuple.

Mais si on consent à mettre de côté ces deux ou trois traits qui sont des traits isolés dans ses lettres, il faudra convenir que cette femme, dont nous possédons presque toute la correspondance secrète, nous apparaît constamment bonne et charitable (1). Elle dit du bien de tout le monde et la formule qui revient le plus souvent sous sa plume c'est *le bon, la bonne, le bien bon, la toute bonne*. Elle déclare que son cœur la conduit et qu'elle en est fière. Elle est « tendre aux larmes et elle ne peut

(1) Pascal dit quelque part : « La vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle. On ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. Personne ne parle de nous en notre présence comme il en parle en notre absence. L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie, et peu d'amitiés subsisteraient si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas. » Il me semble que si la plupart de ceux dont Mme de Sévigné parle à sa fille avaient pu lire ses lettres, ils n'y auraient trouvé aucune de ces blessures cruelles qui ne peuvent pas se pardonner. C'est une épreuve à laquelle peu de correspondances intimes pourraient résister. Quand on se croit sûr de la personne à qui l'on s'adresse, qu'on se fie à sa discrétion et qu'on lui dévoile les impressions fugitives qui traversent l'esprit, que de confidences précipitées, que de soupçons injustes que d'accusations sans fondement échappent à un premier moment de dépit, que de méchants propos dont on n'est pas le maître, et qu'on voudrait reprendre aussitôt qu'on les a lâchés ! Quoi qu'on ait dit, je ne vois rien ou presque rien de pareil chez Mme de Sévigné.

s'empêcher d'en verser en apprenant une bonne nouvelle, la naissance de son petit-fils.

« Il m'est impossible, très impossible de vous dire, ma chère fille, la joie que j'ai reçue en ouvrant ce bienheureux paquet qui m'a appris votre heureux accouchement. En voyant une lettre de M. de Grignan, je me suis doutée que vous étiez accouchée ; mais de ne point voir de ces aimables dessus de lettre de votre main, c'était une étrange affaire. Il y en avait pourtant une de vous du 15e ; mais je la regardais sans la voir, parce que celle de M. de Grignan me troublait la tête. Enfin je l'ai ouverte avec un tremblement extraordinaire, et j'ai trouvé tout ce que pouvais souhaiter au monde. Que pensez-vous qu'on fasse dans ces excès de joie ? Demandez au Coadjuteur ; vous ne vous y êtes jamais trouvée. Savez-vous donc ce que l'on fait ? Le cœur se serre et l'on pleure sans pouvoir s'en empêcher ; c'est ce que j'ai fait, ma très belle, avec beaucoup de plaisir ; ce sont des larmes d'une douceur qu'on ne peut comparer à rien, pas même aux joies les plus brillantes. Comme vous êtes philosophe, vous savez les raisons de tous ces effets. Pour moi, je les sens, et je m'en vais faire dire autant de messes pour remercier Dieu de cette grâce que j'en faisais dire pour la lui demander. Si l'état où je suis durait longtemps, la vie serait trop agréable ; mais il faut jouir du bien présent, les chagrins reviennent assez tôt (1). » Elle a même trop de cœur, et elle souffre de cet excès ; mais elle aime mieux souffrir par son cœur que souffrir autrement. « Je vous avoue, ma bonne, que mon cœur me fait bien souffrir ; j'ai bien meilleur marché de mon esprit et de mon humeur (2). »

(1) *Lettres*, II, 421.
(2) *Lettres*, II, 366.

« Cette veille, ce jour, ce lendemain de votre départ de l'année passée, m'a tellement touché le cœur et l'esprit que j'en avais sans cesse les larmes aux yeux malgré moi ; car rien n'est moins utile que les douleurs d'une chose sur laquelle on n'a plus aucun pouvoir : on se tue, on se dévore hors de propos, aussi bien qu'à faire des souhaits et des châteaux en Espagne ; vous êtes trop sage pour les aimer : et moi je les aime (1). »

« La fièvre a repris traîtreusement à Mme de La Fayette. Ma tante est bien plus mal que jamais ; elle s'en va tous les jours. Que fais-je ? Je sors de chez ma tante, et je vais chez cette pauvre Fayette ; et puis je sors de chez La Fayette pour revenir chez ma tante. Ni Livry, ni promenades, ni ma jolie maison : tout cela n'est de rien, il faut pourtant que je coure à Livry un moment, car je n'en puis plus. Voilà comme la Providence partage les chagrins et les maux. Après tout, les miens ne sont rien en comparaison de l'état où est ma pauvre tante. Ah ! noble indifférence, où êtes-vous ? Il ne faut que vous pour être heureux, et sans vous tout est inutile, mais puisqu'il faut souffrir de quelque façon que ce soit, il vaut encore mieux par là que les autres endroits (2). »

Cette sensibilité et cette bonté éclatent dans son amour pour sa fille et dans l'affection généreuse qu'elle donna toujours à ses amis.

On sait que son amour maternel pour Mme de Grignan fut une vraie passion, profonde, douloureuse et parfois orageuse. Elle y mit tout son cœur, si bien que cet amour l'absorba et la préserva de toute autre passion. « Il faudrait plus d'un cœur pour aimer tant de

(1) *Lettres*, II, 492 493.
(2) *Lettres*, III, 77, 78.

choses à la fois ; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée ; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me serait pas plus chère (1). » Cet amour était délicat et tendre ; elle souffrait beaucoup plus des douleurs de sa fille que des siennes propres. Elle souhaitait mourir avant elle. « Si j'avais un cœur de cristal, où vous puissiez voir la douleur triste et sensible qui m'a pénétrée, en voyant, ma chère enfant, comme vous souhaitez que ma vie soit composée de plus d'années que la vôtre, vous connaîtriez bien clairement avec quelle vérité et quelle ardeur je souhaite aussi que la Providence ne dérange point l'ordre de la nature, qui m'a fait naître votre mère, et venir en ce monde beaucoup devant vous ; c'est la règle et la raison, ma fille, que je parte la première, et Dieu pour qui nos cœurs sont ouverts, sait bien avec quelle instance je lui demande que cet ordre s'observe en moi. Il est impossible que la vérité et la justice de ce sentiment ne vous pénètrent pas comme j'en suis pénétrée ; de là, ma fille, vous n'aurez pas de peine à vous représenter quelle sorte d'intérêt je prends à votre santé (2). » Séparée de sa fille et n'ayant pour toute consolation que les lettres qu'elle en recevait, elle la supplie de ne plus lui écrire puisque écrire la fatigue. « Ma très chère fille, figurez-vous que je suis à genoux devant vous, et qu'avec beaucoup de larmes, je vous demande, par la toute amitié que vous avez pour moi,

(1) *Lettres*, IV, 230.
(2) *Lettres*, VI, 181.

et par toute celle que j'ai pour vous, de ne me plus écrire que comme vous avez fait la dernière fois. Ma chère enfant, c'est tellement du cœur que je vous demande cette grâce, qu'il est impossible que cette vérité ne se fasse sentir au vôtre (1). »

Cet amour est profond et violent. La séparation la rend « stupide » ! « Ma douleur serait bien médiocre si je pouvais vous la dépeindre. Je ne l'entreprendrai pas aussi. J'ai beau chercher ma chère fille, je ne la trouve plus, et tous les pas qu'elle fait l'éloignent de moi. Je m'en allai donc à Sainte-Marie, toujours pleurant et toujours mourant : il me semblait qu'on m'arrachait le cœur et l'âme ; et en effet quelle rude séparation ! Je demandai la liberté d'être seule ; on me mena dans la chambre de Mme du Housset, on me fit du feu ; Agnès me regardait sans me parler, c'était notre marché ; j'y passai jusqu'à cinq heures sans cesser de sangloter : toutes mes pensées me faisaient mourir (2). » Tout ce qu'elle voit lui rappelle sa fille. « Je vous assure, ma chère bonne, que je songe à vous continuellement, et je sens tous les jours ce que vous me dites une fois, qu'il ne fallait point appuyer sur ces pensées. Si l'on ne glissait pas dessus, on serait toujours en larmes, c'est-à-dire moi. Il n'y a lieu dans cette maison qui ne me blesse le cœur. Toute votre chambre me tue ; j'y ai fait mettre un paravent tout au milieu, pour rompre un peu la vue d'une fenêtre sur ce degré par où je vous vis monter dans le carrosse de d'Hacqueville, et par où je vous rappelai. Je me fais peur quand je pense combien alors j'étais capable de me jeter par la fenêtre,

(1) *Lettres*, VI, 159.
(2) *Lettres*, II, 46.

car je suis folle quelquefois : ce cabinet, où je vous embrassai sans savoir ce que je faisais, ces capucins où j'allai entendre la messe ; ces larmes qui tombaient de mes yeux à terre, comme si c'eût été de l'eau qu'on eût répandue ; Sainte-Marie, Mme de La Fayette, mon retour dans cette maison, votre appartement la nuit et le lendemain ; et votre première lettre, et toutes les autres, et encore tous les jours, et tous les entretiens de ceux qui entrent dans mes sentiments : ce pauvre d'Hacqueville est le premier ; je n'oublierai jamais la pitié qu'il eut pour moi. Voilà donc où j'en reviens : il faut glisser sur tout cela, et se bien garder de s'abandonner à ses pensées et aux mouvements de son cœur (1). » Bref, sa fille est tout pour elle et elle souhaiterait de pouvoir un jour aimer Dieu comme elle aime Mme de Grignan. « Si j'avais autant pleuré mes péchés que j'ai pleuré pour vous depuis que je suis ici, je serais fort bien disposée pour faire mes Pâques et mon jubilé. J'ai passé ici le temps que j'avais résolu, de la manière dont je l'avais imaginé, à la réserve de votre souvenir, qui m'a plus tourmentée que je ne l'avais prévu. C'est une chose étrange qu'une imagination vive, qui représente toutes choses comme si elles étaient encore : sur cela on songe au présent, et quand on a le cœur comme je l'ai, on se meurt. Je ne sais où me sauver de vous (2) »

Cette passion est si absorbante que le sévère Arnauld d'Andilly la trouve digne d'une païenne, et qu'un confesseur refuse pour ce motif la permission de communier à la Pentecôte. « Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonna ; plus il approche de la mort,

(1) *Lettres*, II, 90, 91.

(2) *Lettres*, II, 129.

et plus il s'épure. Il me gronda très sérieusement et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étais folle de ne point songer à me convertir ; que j'étais une jolie païenne ; que je faisais de vous une idole de mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie était aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle me parût moins criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi. Il me dit tout cela si fortement que je n'avais pas le mot à dire (1). » « Ma bonne, savez-vous bien que je me suis trouvée si uniquement occupée et remplie de vous, que mon cœur n'étant capable d'aucune autre pensée, on m'a défendu de faire mes dévotions à la Pentecôte ? et c'est savoir le christianisme (2). »

Cet amour est orageux. Mme de Sévigné est déconcertée par la froideur de sa fille qui semble avoir assez faiblement répondu à tant d'affection. Elle lui en fait le reproche. « Vous me dites que j'ai été injuste sur le sujet de votre amitié. Je l'ai été encore bien plus que vous ne pensez ; je n'ose vous dire jusqu'à quel point a été ma folie. J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour moi, et je l'ai cru parce que je me trouvais avec des gens que je haïssais, comme il me semblait que vous étiez pour moi ; et songez que je croyais cette épouvantable chose au milieu du désir extrême de découvrir le contraire, et comme malgré moi. Dans ces moments il faut que je vous dise toute ma faiblesse ; si quelqu'un m'eût tourné un poignard dans le cœur, il ne m'aurait pas plus mortellement blessée que je l'étais de cette pensée (3). »

(1) *Lettres*, II, 193.
(2) *Lettres*, III, 467.
(3) *Lettres*, II, 164.

Mme de Grignan par esprit d'économie a refusé de quitter sa Provence et de venir à Paris passer l'hiver avec sa mère ; la mère blessée se répand en récriminations. « Je sais le ton que vous prenez, ma fille, je n'en ai point au-dessus du vôtre ; et surtout quand vous me demandez s'il est possible que moi, qui devrais songer plus qu'une autre à la suite de votre vie, je veuille vous embarquer dans une excessive dépense, qui peut donner un grand ébranlement au poids que vous soutenez déjà avec peine ; et tout ce qui suit. Non, mon enfant, je ne veux point vous faire tant de mal, Dieu m'en garde ! et pendant que vous êtes la raison, la sagesse, et la philosophie même, je ne veux point qu'on me puisse accuser d'être une mère folle, injuste et frivole, qui dérange tout, qui ruine tout, qui vous empêche de suivre la droiture de vos sentiments, par une tendresse de femme ; mais j'avais cru que vous pouviez faire ce voyage, vous me l'aviez promis ; et quand je songe à ce que vous dépensez à Aix et en comédiens, et en fêtes, et en repas dans le canarval, je crois toujours qu'il vous en coûterait moins de venir ici, où vous ne serez point obligée de rien apporter. »

A force d'aimer sa fille, elle l'incommode et la fatigue ; on le lui fait entendre, elle s'en irrite comme d'une injure. « Il y a des gens qui m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodait ; que cette grande attention à vouloir découvrir vos volontés, qui tout naturellement devenaient les miennes, vous faisaient assurément une fadeur et un dégoût. Je ne sais, ma chère enfant, si cela est vrai ; ce que je puis vous dire, c'est qu'assurément je n'ai pas eu dessein de vous donner cette sorte de peine. J'ai un peu suivi mon inclination, je l'avoue ; et je vous ai vue autant que je l'ai pu, parce

que je n'ai pas eu assez de pouvoir sur moi pour retrancher ce plaisir. Mais je ne crois point vous avoir été pesante. Enfin, ma fille, aimez la confiance que j'ai en vous, et croyez qu'on ne peut jamais être plus dénuée ni plus touchée que je le suis en votre absence (1) ! »

Enfin elle est obligée de constater que lorsqu'elles sont ensemble elles se tuent à force d'attentions réciproques, elle l'avoue et en gémit. « Travaillez donc, ma chère enfant, à tout ce qui peut rendre votre retour aussi agréable que votre départ a été triste et douloureux. Pour moi, que faut-il que je fasse ? Dois-je me bien porter ? je me porte très bien ; dois-je songer à ma santé ? j'y pense pour l'amour de vous ; dois-je enfin ne me point inquiéter sur votre sujet ? c'est de quoi je ne vous réponds pas, quand vous serez dans l'état où je vous ai vue. Je vous parle sincèrement : travaillez là dessus ; et quand on me vient dire présentement : « Vous voyez comme elle se porte ; et vous-même vous « êtes en repos : vous voilà fort bien toutes deux. » Oui fort bien, voilà un régime admirable : tellement que pour nous bien porter, il faut que nous soyons à deux cent mille lieues l'une de l'autre ; et l'on me dit cela avec un air tranquille ; voilà justement ce qui m'échauffe le sang et me fait sauter aux nues. Au nom de Dieu, ma fille, rétablissons notre réputation par un autre voyage, où nous soyons plus raisonnables, c'est-à-dire vous, et où l'on ne nous dise plus : « Vous vous tuez l'une l'autre. » Je suis si rabattue de ces discours que je n'en puis plus : il y a d'autres manières de me tuer qui seraient bien plus sûres (2). »

(1) *Lettres*, III, 472.
(2) *Lettres*, V, 177.

Son affection pour ses amis fut plus calme mais aussi fidèle et aussi dévouée. Ces amis étaient nombreux et il faut voir sur quel ton de tendresse elle leur écrit et en parle.

Mme La Fayette, La Rochefoucauld, l'abbé de Coulanges, M. et Mme de Coulanges, Corbinelli, d'Hacqueville, le cardinal de Retz, M. et Mme de Guitaut, son cousin Bussy, et les deux célèbres disgraciés Pomponne et Fouquet, tels sont les amis qu'elle aime et qui l'adorent. Elle sait ce que vaut l'amitié, et ce qu'elle est ; elle pourrait au besoin en écrire un traité. « Je crois que je ferai un traité sur l'amitié ; je trouve qu'il y a tant de choses qui en dépendent, tant de conduites et tant de choses à éviter pour empêcher que ceux que nous aimons n'en sentent le contre-coup ; je trouve qu'il y a tant de rencontres où nous les faisons souffrir, et où nous pourrions adoucir leurs peines, si nous avions autant de vues et de pensées qu'on en doit avoir pour ce qui tient au cœur : enfin je ferais voir, dans ce livre, qu'il y a cent manières de témoigner son amitié sans la dire, ou de dire par ses actions qu'on n'a point d'amitié, lorsque la bouche traîtreusement vous en assure (1). » Sur ce sujet elle ne veut recevoir des leçons de personne, pas même du spirituel Bussy, pas même de sa fille.

« Je vois bien, écrit-elle à Bussy, que vous êtes mal instruit des nouvelles de ce pays-ci. Mon cousin, apprenez donc de moi que ce n'est pas la mode de m'accuser de faiblesse pour mes amis. J'en ai beaucoup d'autres, comme dit Mme de Bouillon, je n'ai pas celle-là. Cette pensée n'est que dans votre tête, et j'ai fait ici mes

(1) *Lettres*, VI, 75.

preuves de générosité sur le sujet des disgraciés, qui m'ont mise en honneur dans beaucoup de bons lieux, que je vous dirais bien si je voulais. Je ne crois donc pas mériter ce reproche, et il faut que vous rayiez cet article sur le mémoire de mes défauts (1). »

« Vous pouvez m'apprendre bien des choses, écrit-elle à sa fille ; mais je ne recevrai, ni de vous ni de personne, des leçons pour la confiance et la sincérité dans le commerce de l'amitié : vous voyez bien sur quel ton je le prends (2). » Elle se déclare très propre à l'amitié, très facile à vivre ; il faut que les travers de caractère soient bien accusés pour l'irriter et encore elle les pardonne comme elle a pardonné ceux de Mlle du Méri. « Ah ! mon enfant, qu'il est aisé de vivre avec moi ! qu'un peu de douceur, d'espèce de société, de confiance même superficielle, que tout cela me mène loin ! Je crois, en vérité, que personne n'a plus de facilité que moi dans le commerce de la vie ; je voudrais que vous vissiez comme cela va bien quand Mlle de Méri veut (3). »

Elle a de l'amitié toutes les délicatesses. Il lui est arrivé de dire un mot un peu vif à Bussy qui avait envers elle des torts si graves ; elle avoue sa faute et en demande pardon : « Nous ne nous perdons point de notre race : nos liens s'allongent quelquefois, mais ils ne se rompent jamais. Je sais ce qu'en vaut l'aune ; après mon expérience, je pouvais bien hasarder le paquet. Il est vrai que j'étais de méchante humeur d'avoir retrouvé dans mes paperasses ces lettres que je

(1) *Lettres*, I, 507.
(2) *Lettres*, VII, 108.
(3) *Lettres*, VII, 124.

vous dis. Je n'eus pas la docilité de démonter mon esprit pour vous écrire. Je trempai ma plume dans mon fiel, et cela composa une sotte lettre amère dont je vous fais mille excuses. Je le dis à notre homme. Si vous fussiez entré une heure après dans ma chambre, nous nous fussions moqué de moi ensemble. Nous voilà donc raccommodés. Vous seriez bien heureux si nous étions quittes ; mais, bon Dieu ! que je vous en dois encore de reste, que je ne vous payerai jamais (1). »

A la mort de La Rochefoucauld elle comprend la douleur de Mme de La Fayette et entre tout entière dans ce sentiment : « Où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et pour son fils ? Elle est infirme, elle est toujours dans sa chambre, elle ne court point les rues ; M. de la Rochefoucauld était sédentaire aussi : cet état les rendait nécessaire l'un à l'autre ; rien ne pouvait être comparé à la confiance et aux charmes de leur amitié. Ma fille songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible, et dont le temps puisse moins consoler (2). »

Quand il faut se séparer du cardinal de Retz, qui va faire pénitence à Commercy, elle sent qu'elle ne pourra retenir les larmes : « Vous aurez vu comme ce jour douloureux du départ de M. le cardinal n'est pas encore arrivé : il le sera quand vous recevrez cette lettre. Il est vrai que cela seul méritait d'ouvrir une source ; mais comme elle est ouverte pour vous, il ne fera qu'y puiser. Ce sera, en effet, un jour très douloureux ; car je suis attachée à sa personne, à son mérite, à sa

(1) *Lettres*, II, 4.
(2) *Lettres*, VI, 312.

conversation, dont je jouis tant que je puis, et à toutes les amitiés qu'il me témoigne. Il est vrai que son âme est d'un ordre si supérieur, qu'il ne fallait pas attendre une fin de lui toute commune comme des autres hommes. Quand on a pour règle de faire toujours ce qu'il y a de plus grand et de plus héroïque, on place sa retraite en son temps, et l'on laisse pleurer ses amis (1). »

Elle reste fidèle à la mémoire de ses amis quand ils sont morts. Elle a des mots exquis pour parler de son oncle, le bien Bon, à qui elle devait tout : « J'ai vu mourir depuis dix jours mon cher oncle ; vous savez ce qu'il était pour sa chère nièce. Il n'y a point de bien qu'il ne m'ait fait, soit en me donnant son bien tout entier, soit en conservant et rétablissant celui de mes enfants. Il m'a tirée de l'abîme où j'étais à la mort de M. de Sévigné : il a gagné des procès ; il a remis toutes mes terres en bon état ; il a payé nos dettes ; il a fait la terre où demeure mon fils la plus jolie et la plus agréable du monde ; il a marié mes enfants : en un mot, c'est à ses soins continuels que je dois la paix et le repos de ma vie. Vous comprenez bien que de si sensibles obligations, et une si longue habitude fait souffrir une cruelle peine, quand il est question de se séparer pour jamais. La perte qu'on fait des vieilles gens n'empêche pas qu'elle ne soit sensible, quand on a de grandes raisons de les aimer, et qu'on les a toujours vus (2). »

Le malheur de ses amis l'attache encore plus que leur fortune, et elle ose aller contre le sentiment déclaré de la cour en restant fidèle à Bussy et à Pomponne après leur disgrâce et en manifestant sa sympathie pour

(1) *Lettres*, III, 468.
(2) *Lettres*, VIII, 88, 89.

Fouquet accusé de concussion. Les lettres qu'elle écrit pendant le procès de Fouquet montrent bien la profondeur et la qualité de son amitié. Ces lettres qui sont de vraies gazettes sont adressées à Pomponne. « Croyez-vous, lui dit-elle, que je ne trouve point de consolation en vous écrivant ? Je vous assure que j'y en trouve beaucoup et je vous assure que je n'ai pas moins de plaisir à vous entretenir que vous en avez à lire mes lettres (1). » Un jour elle s'est cachée et masquée pour aller voir Fouquet se rendant de sa prison au tribunal, et quand il est passé, elle a failli s'évanouir. « Il faut que je vous conte ce que j'ai fait. Imaginez-vous que des dames m'ont proposé d'aller dans une maison qui regarde droit dans l'Arsenal, pour voir revenir notre pauvre ami. J'étais masquée, je l'ai vu venir d'assez loin. M. d'Artagnan était auprès de lui, cinquante mousquetaires derrière à trente ou quarante pas. Il paraissait assez rêveur. Pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé, et le cœur m'a battu si fort, que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé, et lui a fait remarquer que nous étions là. Il nous a donc saluées, et a pris cette mine riante que vous connaissez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue, mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie, quand je l'ai vu rentrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureuse quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous aurez pitié de moi, mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché, de la manière dont je vous connais (2). »

(1) *Lettres*, I, 466.
(2) *Lettres*, I, 451.

Durant tout le procès elle ne veut plus parler qu'avec ceux qui pensent comme elle sur l'innocence de l'accusé. « Cependant au fond de mon cœur, j'ai un petit brin de confiance. Je ne sais d'où il vient ni où il va, et même il n'est pas assez grand pour faire que je puisse dormir en repos. Je causais hier de toute cette affaire avec Mme du Plessis, je ne puis voir ni souffrir que les gens avec qui j'en puis parler, et qui sont dans les mêmes sentiments que moi. Elle espère comme je fais sans en savoir la raison. « Mais pourquoi espérez-vous ? — Parce que j'es- « père. » Voilà nos réponses, ne sont-elles pas bien raisonnables ? Je lui disais avec la plus grande vérité du monde que si nous avions un arrêt tel que nous le souhaitons, le comble de ma joie était de penser que je vous enverrais un homme à cheval, à toute bride, qui vous apprendrait cette agréable nouvelle, et que le plaisir d'imaginer celui que je vous ferais, rendrait le mien entièrement complet. Elle comprit cela comme moi, et notre imagination nous donna plus d'un quart d'heure de *campos* (1). »

Quand elle apprend qu'il n'est pas condamné à mort, la joie la met hors d'elle-même. « Louez Dieu, Monsieur, et le remerciez : notre pauvre ami est sauvé. Il a passé de treize à l'avis de M. d'Ormesson, et neuf à celui de Sainte-Hélène. Je suis si aise que je suis hors de moi, je mourais de peur qu'un autre que moi vous eût donné le plaisir d'apprendre la bonne nouvelle. Mon courrier n'avait pas fait une grande diligence ; il avait dit en partant qu'il n'irait coucher qu'à Livry. Enfin il est arrivé le premier à ce qu'il m'a dit. Mon Dieu, que cette nouvelle vous a été sensible et douce, et que les moments

(1) *Lettres*, I, 463.

qui délivrent tout d'un coup le cœur et l'esprit d'une si terrible peine, font sentir un inconcevable plaisir ! De longtemps je ne serai remise de la joie que j'eus hier ; tout de bon, elle était trop complète : j'avais peine à la soutenir. Le pauvre homme apprit cette bonne nouvelle par l'air, peu de moments après, et je ne doute point qu'il ne l'ait sentie dans toute son étendue (1). »

Il n'est pas étonnant qu'une femme qui savait aimer ses enfants et ses amis avec tant de délicatesse et d'élan ait fait du cœur la faculté morale par excellence. Ce qui vient du cœur est toujours bon ; l'esprit peut se tromper, la raison est sujette à des défaillances passagères, le cœur est toujours infaillible. « Vous nous dites mille douceurs, ma bonne, sur les souvenirs tendres et trop aimables, que vous avez du bon abbé et de votre pauvre maman ; je ne sais où vous pouvez trouver si précisément tout ce qu'il faut toujours penser et dire ; c'est, en vérité, dans votre cœur, c'est lui qui ne manque jamais, et quoi que vous ayez voulu dire autrefois à la louange de l'esprit qui veut le contrefaire, il manque, il se trompe, il bronche à tout moment ; ses allures ne sont point égales, et les gens éclairés par leur cœur n'y sauraient être trompés. Vive donc ce qui vient de ce lieu, et entre tous les autres, vive ce qui vient naturellement de chez vous (2). » Le cœur étant le tout de l'homme, excuse tout et doit faire pardonner quand il est bon, tous les travers de caractère. « Je crois que si nous y étions, vous m'expliqueriez ces ridicules qui viennent des défauts de l'âme : je les devine à peu près. Je suis toujours d'accord de mettre au premier rang du bon ou du

(1) *Lettres*, I, 474, 475.
(2) *Lettres*, VII, 404.

mauvais tout ce qui vient de ce côté-là, le reste m paraît supportable et quelquefois excusable ; les senti- ments du cœur me paraissent seuls dignes de considéra tion ; c'est en leur faveur que l'on pardonne tout : c'e un fonds qui nous console, et qui nous paye de tout ; c ce n'est donc que par la crainte que ce fonds ne soi altéré, qu'on est blessé de la plupart des choses (1).

« Je fais toujours un grand honneur aux sentiment du cœur ; on est quelquefois obligé de souffrir les cir constances et dépendances de l'amitié, quoiqu'elles n soient point agréables (2). »

« C'est dans son cœur qu'on doit trouver tous se devoirs (3). » Il ne tient pas toujours le même langa que la raison, mais il convient de dépasser la raiso quand c'est le cœur qui commande. Mme de Grigna a engagé sa signature pour payer les dettes de so mari ; personne n'aurait voulu lui conseiller cett « action héroïque », mais son cœur la lui a dicté « Vous me parlez, ma bonne, de cette héroïque signa ture que vous avez faite pour lui : vous ne doutez pa des bons sentiments de notre cardinal (je ne vous parl pas des miens) ; vous voyez cependant ce qu'il vou conseillait. Il y a de certaines choses, ma bonne, qu l'on ne conseille point : on expose le fait ; les amis fo leur devoir de ne point commettre les intérêts de ceu qu'ils aiment ; mais quand on a l'âme aussi parfaiteme belle et bonne que vous l'avez, l'on ne consulte que s et l'on fait précisément comme vous avez fait. N'ave vous pas vu combien vous avez été admirée ? N'êtes-vo

(1) *Lettres*, IV, 500.
(2) *Lettres*, VI, 463, 464.
(3) *Lettres*, X, 262.

pas plus aise de ne devoir qu'à vous une si belle résolution ? Vous ne pouviez mal faire : si vous n'eussiez point signé, vous faisiez comme tout le monde aurait fait ; et en signant vous faisiez au delà de tout le monde. Enfin, ma bonne, jouissez de la beauté de votre action, et ne vous méprisez pas, car nous avons fait notre devoir ; et dans une pareille occasion nous ferions peut-être comme vous et vous comme nous : tout cela s'est fort bien passé (1). » « La mémoire doit être dans le cœur ; car, quand elle ne nous vient point de cet endroit, nous n'en avons pas plus que des lièvres (2). » Il est des circonstances où il ne faut pas raisonner mais écouter son cœur ; il faut mettre de côté toute considération d'amour propre et agir spontanément et bonnement.

Le cardinal de Retz veut offrir une cassette d'argent à Mme de Grignan : assurément le cadeau est modeste et indigne de la femme du gouverneur de Provence, mais Mme de Grignan ne doit pas s'arrêter à ces considérations : il faut qu'elle regarde l'intention et qu'elle accepte de bon cœur ce qui est offert de bon cœur. « Il m'a écrit très tendrement, je vous ai envoyé sa lettre. Pour cette cassolette, dispensez-moi, ma bonne, de retourner misérablement là-dessus. Il n'y a rien de noble à cette vision de générosité. Je crois n'avoir pas l'âme trop intéressée, et j'en ai fait des preuves ; mais, il y a des occasions où c'est une rudesse et une ingratitude de refuser. Que manque-t-il à M. le cardinal pour être en droit de vous faire un tel présent ? A qui voulez-vous qu'il envoie cette bagatelle ? Il a donné sa vaisselle à ses créanciers ; s'il y ajoute ce bijou, il en aura cent écus ; c'est une curiosité, un souvenir ; c'est de quoi

(1) *Lettres*, IV, 214.
(2) *Lettres*, II, 350.

parer un cabinet : on reçoit tout simplement et avec tendresse ces sortes de présents ; et comme il disait cet hiver, il est au-dessous du magnanime de les refuser ; c'est les estimer trop que d'y faire tant d'attention. En un mot, ma bonne, je ne lui donnerais point ce chagrin. Pouvez-vous comprendre le plaisir qu'il a à vous donner cette légère marque de son amitié, sans être honteuse de vouloir grossièrement l'en empêcher ? Savez-vous bien, ma bonne, que l'excès de cette sorte de gloire est un défaut qui n'est pas estimable ? Vous me dites que si je vous priais de quelque chose, je serais bien assurée que si vous la désapprouviez, et que vous me disiez vos sentiments, comme je vous dis les miens, vous me feriez changer à l'instant et je me rendrais sans balancer à vos pensées (1). »

Quand on a le cœur bon, il faut l'employer, en toutes circonstances, et l'appliquer aux devoirs de la vie, aux devoirs de charité, ce qui est tout un. Pourquoi attendre à la mort à témoigner notre amitié à ceux que nous aimons ? Ouvrons notre cœur pendant la vie. « Pour moi, j'aimais mon cher bien Bon, je n'avais nulle peine à lui rendre mes soins ; mais si j'en avais eu, je crois que je les aurais sacrifiées à la crainte d'avoir des reproches à me faire : il n'y a pas moyen d'être si mal et si brouillé avec soi-même ; il faut tâcher d'établir la peur dans son cœur et dans sa conscience. Je me souviens de ce que j'ai vu à Grignan ; cela prend sur la bonté du cœur. Heureux qui peut l'avoir aussi bon que vous, qui ne savez point ignorer vos sentiments et votre amitié, qui la sentez, qui la trouvez toujours, qui en faites un bon usage pendant la vie de ceux que vous

(1) *Lettres*, III, 491.

aimez! Eh! pour quand les veut-on garder? pour quand on est mort? Il est bien temps! On donnerait volontiers sa quittance en ce temps-là, et qu'on rendît la vie, et surtout la fin de la vie, pleine de douceur, de confiance et d'amitié. Voilà sur quoi je compte pour la consolation de mes derniers jours (1). »

C'est dans les petites choses que les bons cœurs se montrent : « Me voilà trop heureuse ; car il me semble que vous me mandiez l'autre jour, que c'était dans les petites choses que l'on témoignait son amitié : voilà fort bien ; il est vrai, on ne saurait trop les estimer ; dans les grandes occasions, l'amour-propre y a trop de part ; l'intérêt de la tendresse y est noyé dans celui de l'orgueil : voilà une pensée que je ne veux pas vous ôter : présentement j'y trouve mon compte (2). » Ceux qui ont le cœur bon croient que chacun dit bien suivant son point de vue : « Ce qui fait que nous ne pensons toujours pas les mêmes choses, c'est que nous sommes loin : hélas! nous sommes très loin ; mais il faut se faire honneur réciproquement et croire que chacun dit bien selon son point de vue (3). » Ils ne gardent pas longtemps rancune « Je suis fort aise de vous voir disposée comme vous êtes pour M. de Marseille : eh! mon Dieu! que cela est bien et qu'il y a de noirceur et d'apparence d'aigreur, à conserver ces sortes de haines? Elles doivent passer avec les affaires qui les causaient, et ne point charger le cœur d'une colère nuisible en ce monde-ci et en l'autre (4). » Ils sont charitables pour les gens de bonne foi et ils ne les accablent pas de ces vérités qui sont

(1) *Lettres*, IX, 508.
(2) *Lettres*, V, 362.
(3) *Lettres*, III, 291.
(4) *Lettres*, V, 378.

amères à entendre. Ils sont doux et accueillants pour tout le monde, attentifs à se mettre au ton des sentiments d'autrui ; dans les fêtes, ils apportent un visage de fête ou se dispensent d'y aller. Ils vont même plus loin : quand un malentendu les sépare d'un ami, ils font les premiers pas vers lui et ils vont au-devant d'une explication loyale. C'est le conseil que Mme de Sévigné donne à sa fille qui ne s'entendait plus avec sa dame d'honneur, la Montgobert. « Je vois avec chagrin que les ombres sont encore répandues sur le procédé de Montgobert ; que je la plains ! Ne sauriez-vous parler ensemble ? Il me semble que c'est toujours le dénouement de ces sortes d'embarras. Quand vous vous possédez, vos paroles ont une force extrême, j'en ai vu et senti l'effet ; essayez de ce remède, ma très chère, prenez-vous en bonne humeur, attaquez tout cela, moquez-vous-en, réchauffez un cœur glacé sous la jalousie, remuez toutes ces fausses imaginations qui la dévorent, divertissez-vous à détruire la prévention, exercez votre pouvoir, rendez la paix à une pauvre personne, qui assurément n'est troublée que parce qu'elle vous aime, et ne lui laissez point penser tout crûment qu'on la sacrifie à un autre. Il n'y a que des moments à prendre pour faire réussir tout le conseil que je vous donne : on est quelquefois empêtré dans son orgueil ; c'est une belle charité que d'en tirer une créature (1). »

Ceux qui ont le cœur bon et tendre ont sur les autres de grands avantages ; ils souffrent assurément plus que les autres, mais aucune douleur n'est dangereuse pour eux, les larmes les soulagent : « Ne soyez jamais en peine de ceux qui ont le don des larmes ; je prie Dieu

(1) *Lettres*, VI, 530.

que je ne sente jamais de ces douleurs où les yeux ne soulagent point le cœur ; il est vrai qu'il y a des pensées et des paroles qui sont étranges, mais rien n'est dangereux quand on pleure (1). » Par leur bonté, ils gagnent tous les cœurs, comme ce bon Corbinelli qui, sans y tâcher, convertit plus d'hérétiques qu'un missionnaire. « J'ai retrouvé notre cher Corbinelli comme je l'avais laissé, un peu plus philosophe et mourant tous les jours à quelque chose ; son détachement me fait envie ; en changeant d'objet on en ferait un saint ; il est cependant si bon, et si charitable pour le prochain, que je crois que la grâce de Dieu se cache sous le nom de cartésien. Il convertit plus d'hérétiques par son bon sens, et par ne pas les irriter par des disputes inutiles, que tous les autres par la vieille controverse (2). » Car il est bien sûr que la confiance ouvre les âmes, tandis que la défiance les ferme ; et Mme de Sévigné a bien raison de conseiller les procédés de douceur à sa fille qui avait à se plaindre de l'évêque de Marseille. « Je vous assure que le temps ou d'autres raisons ont changé l'esprit de M. de Marseille. Depuis quelques jours, il est fort adouci ; et pourvu que vous ne vouliez pas le traiter en ennemi, vous trouverez qu'il ne l'est pas. Prenons-le sur ses paroles, jusqu'à ce qu'il ait fait quelque chose de contraire. Rien n'est plus capable d'ôter tous les bons sentiments, que de marquer de la défiance ; il suffit souvent d'être soupçonné comme ennemi, pour le devenir : la dépense en est toute faite, on n'a plus rien à ménager. Au contraire, la confiance engage à bien faire : on est touché de la bonne opinion

(1) *Lettres*, III, 460.
(2) *Lettres*, VII, 477.

des autres, et on ne se résout pas facilement à la perdre. Au nom de Dieu, desserrez votre cœur et vous serez peut-être surpris par un procédé que vous n'attendez pas. Je ne puis croire qu'il y ait du venin caché dans son cœur, avec toutes les démonstrations qu'il nous fait, et dont il serait honnête d'être la dupe, plutôt que d'être capable de le soupçonner injustement (1). »

Mme de Sévigné, on a pu s'en rendre compte, simplifie la morale, puisqu'elle la ramène à un principe unique : suivre toujours l'inspiration de son cœur. La règle est excellente à la condition qu'on ait le cœur bon. Et c'est la Providence qui nous donne aux uns des cœurs tendres et droits, aux autres des cœurs durs et portés au mal. Il y a cependant des moyens pour développer la bonté naturelle du cœur et pour en corriger la malice. Le moyen principal est la considération de l'idée religieuse qui est d'après Mme de Sévigné, nous l'avons vu, le seul soutien efficace de la vie morale. En dehors de ce moyen auquel d'ailleurs tous les autres se ramènent, Mme de Sévigné avait donné une grande importance à l'éducation judicieuse des enfants, à la lecture qui a tant d'influence sur la direction des esprits et au bon exemple. Il me reste donc encore à examiner ce que Mme de Sévigné pense des lectures et de l'éducation des enfants. Je réunirai dans un dernier chapitre quelques leçons morales plus particulières qu'elle donne en passant, et quelques exemples de valeur morale utiles à considérer.

(1) *Lettres*, II, 18.

CHAPITRE VI

Les lectures. Leur importance morale.

Si je faisais une étude historique au lieu d'un recueil de réflexions morales, je pourrais montrer ce que Mme de Sévigné doit à ses lectures : en somme, ses idées morales ce sont les idées de ses auteurs favoris, qu'elle leur emprunte et qu'elle exprime après les avoir pour ainsi dire « repensées ». Elle lisait beaucoup et ne comprenait pas qu'on pût ne pas aimer la lecture. Elle écrit à sa fille : « Je ne suis point désapprouvée par M. le Chevalier. Nous parlons ensemble de la lecture et du malheur extrême d'être livré à l'ennui et à l'oisiveté ; nous disons que c'est la paresse d'esprit qui ôte le goût des bons livres et même des romans : comme ce chapitre nous tient au cœur, il recommence souvent (1). »

« Elle eut d'abord un goût très vif pour les récits merveilleux qui divertissaient son imagination. Elle aima les romans pour les délicates analyses de sentiments qu'elle y trouvait ; elle les aima encore pour le côté purement romanesque : aventures extraordinaires et grands coups d'épée. Mme de Sévigné rougit bien un peu de cette faiblesse, mais elle se console en pensant qu'elle la partage avec toute la société polie de son temps et elle se laisse « prendre comme à la glu » par le style

(1) *Lettres*, VIII, 316.

« maudit » de La Calprenède. Honoré d'Urfé, Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette excitèrent aussi son enthousiasme. L'âge diminua évidemment le goût de la marquise pour ces lectures frivoles, mais elle garda un souvenir indulgent aux livres qui l'avaient enchantée. »

« Néanmoins, les romanciers purent se plaindre, vers la fin, de sa tiédeur ; mais il n'en fut pas de même pour les poètes. Elle les chérit tous depuis Benserade jusqu'à Boileau, depuis les moindres jusqu'aux plus élevés. Une des premières elle sut comprendre et louer dignement « les charmes des fables de La Fontaine » qu'elle cite à tout propos et avec beaucoup de justesse. Despréaux fut raillé par elle en qualité d'historiographe et pour faire plaisir à l'envieux Bussy ; mais les *Satires*, les *Epîtres*, le *Lutrin*, l'*Art poétique* sont appréciés dans les termes les plus flatteurs. Par les allusions perpétuelles aux pièces de Molière on devine une connaissance intime de son œuvre et une sympathie qui venait de nature : la verve de la femme d'esprit s'alimente dans celle du grand comique. Mais c'est à propos de Corneille et de Racine que l'opinion de Mme de Sévigné offre le plus d'intérêt. On a sur ce point exagéré, en prétendant que son admiration pour Corneille l'avait empêchée de comprendre et de goûter Racine. Ce qui est vrai, c'est que l'auteur du *Cid* fut toujours à ses yeux le maître incomparable de la scène française. L'esprit romanesque du théâtre cornélien était fait pour plaire à la marquise : Corneille lui rappelait les admirateurs de sa jeunesse, et la gloire du poète était consacrée par le temps. Au contraire, Mme de Sévigné, qui avait assisté aux débuts de Racine, eut quelque peine à le considérer comme un grand écrivain. Peu à peu pourtant, et en dépit des préventions premières, elle s'y habitua.

Au lendemain de la fameuse représentation d'*Esther*, elle se rangea à l'avis de la jeune cour et convint que « Racine avait bien de l'esprit » (1).

Mais les ouvrages favoris de Mme de Sévigné ce sont ceux qu'elle a rangés sur la tablette de dévotion : les Pères de l'Eglise ne l'effrayent pas et elle croit retrouver leur saveur dans les livres des Messieurs de Port-Royal qu'elle préfère à tous les autres modernes. Ecoutons-la nous rendre compte elle-même de ses lectures. « Je reviens à nos lectures, et sans préjudice de Cléopâtre que j'ai gagé d'achever ; vous savez comme je soutiens mes gageures, je songe quelquefois d'où vient la folie que j'ai pour ces sottises-là ; j'ai peine à le comprendre. Vous vous souvenez peut-être assez de moi pour savoir que je suis assez blessée des méchants styles ; j'ai quelque lumière pour les bons, et personne n'est plus touchée que moi des charmes de l'éloquence. Le style de La Calprenède est maudit en mille endroits : de grandes périodes de roman, de méchants mots, je sens tout cela. Je trouve donc qu'il est détestable, et je ne laisse pas de m'y prendre comme à de la glu. La beauté des sentiments, la violence des passions, la grandeur des événements, et le succès miraculeux de leur redoutable épée, tout cela m'entraîne comme une petite fille : j'entre dans leurs affaires ; et si je n'avais M. de La Rochefoucauld et M. d'Hacqueville pour me consoler, je me pendrais de trouver encore en moi cette faiblesse. Vous m'apparaissez pour me faire honte ; mais je me dis de méchantes raisons, et je continue.

« Je poursuis cette morale de Nicole que je trouve délicieuse ; elle ne m'a encore donné aucune leçon con-

(1) *Pages choisies de Mme de Sévigné*, par R. Doumic, p. 13, 14, 15.

tre la pluie, mais j'en attends, car j'y trouve tout ; et la conformité à la volonté de Dieu me pourrait suffire, si je ne voulais un remède spécifique. Enfin je trouve ce livre admirable. Personne n'a écrit sur ce ton que ces Messieurs, car je mets Pascal de moitié à tout ce qui est de beau. On aime tant à entendre parler de soi et de ses sentiments, que quoique ce soit en mal, nous en sommes charmés. J'ai même pardonné à *l'enflure du cœur* en faveur du reste, et je maintiens qu'il n'y a point d'autre mot pour expliquer la vanité et l'orgueil, qui sont proprement du vent : cherchez un autre mot. J'achèverai cette lecture avec plaisir.

« Nous lisons aussi l'histoire de France depuis le roi Jean : je veux la débrouiller dans ma tête, au moins autant que l'histoire romaine, où je n'ai ni parents, ni amis ; encore trouve-t-on ici des noms de connaissance. Enfin, tant que nous aurons des livres, nous ne nous pendrons point. Vous jugez bien qu'avec cette humeur je ne suis point désagréable à notre Mousse. Nous avons pour la dévotion ce recueil des lettres de M. de Saint-Cyran, que M. d'Andilly vous envoie, et que vous trouverez admirable. Voilà, ma bonne, tout ce que vous peut dire une vraie solitaire (1). »

« Rippert vous porte un troisième petit tome de *Essais de Morale*, qui me paraît digne de vous. Je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là. Nous savons tous les mots dont ils se servent ; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien enchâssés. Le matin, je lis l'histoire de France ; l'après-dînée, un petit livre dans les bois, comme ces *Essais*, sur la *Vie de saint Thomas de Can-*

(1) *Lettres*, II, 277, 369.

torbéry, que je trouve admirable, ou les *Iconoclastes ;* et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression : je n'ai point d'autre règle (1). »

« Après cette fête, je m'en vais prendre quelque livre pour essayer de faire quelque usage de ma raison : je ne prendrai point votre P. Senault ; où allez-vous chercher cet obscur galimatias ? Que ne demeurez-vous dans les droites simplicités de votre père ? Il me faudra toujours quelques petites histoires ; car je suis grossière comme votre frère ; les choses abstraites vous sont naturelles, et nous sont contraires. Ma fille, pour être si opposées dans nos lectures, nous n'en sommes pas moins bien ensemble (2). »

« Nous avons toujours un temps parfait ; nous lisons beaucoup, et je sens le plaisir de n'avoir point de mémoire ; car les comédies de Corneille, les œuvres de Despréaux, celles de Sarazin, celles de Voiture, tout cela repasse devant moi sans m'ennuyer ; au contraire. Nousdonnons quelquefois dans lesMoralesde Plutarque, qui sont admirables, les Préjugés, les Réponses des ministres, un peu d'Alcoran, si on vóulait ; enfin je ne sais quel pays nous ne battons pas ; le peu de temps qui nous reste sera bientôt passé (3). »

« Vous me demandez ce que nous lisons : dès qu'on a le moindre monde, on ne lit plus ; mais avant les états, nous avions lu avec mon fils des petits livres d'un moment : Mahomet second qui prend Constantinople sur le dernier des empereurs d'Orient ; cet événement est grand, et si singulier, si brillant, si extraordinaire, qu'on en est enlevé ; il n'y a que deux cent trente-six

(1) *Lettres*, IV, 256.
(2) *Lettres*, VI, 447-448.
(3) *Lettres*, VII, 88-89.

ans ; la Conjuration de Portugal, dans ces derniers temps, qui était fort belle ; ces *Variations* de M. de Meaux ; un tome de l'*Histoire de l'Eglise ;* le second est trop plein du détail des conciles, il pourrait ennuyer ; les *Iconoclastes* et l'*Arianisme* de Maimbourg : on le hait, son style n'est point agréable, il veut toujours pincer quelqu'un, et comparer Arius et une princesse et un certain courtisan à M. Arnauld, Mme de Longueville et Tréville ; mais au travers de ses sottises, ces endroits de l'histoire sont si parfaitement beaux, ce concile de Nicée si admirable, qu'on le lit avec plaisir ; et comme il nous a conduits jusqu'à Théodose, nous allons nous consoler de tous nos maux dans ce beau style de M. l'abbé Fléchier. Nous voltigeons sur d'autres livres, nous avons un peu retâté de l'Abbadie, et nous l'allons reprendre avec mon fils, qui le sait lire en perfection (1). »

On ne peut s'empêcher de remarquer la place considérable que tiennent dans la bibliothèque de Mme de Sévigné les livres sérieux, de forte substance morale : ces lectures prouvent en même temps qu'une haute culture un goût très vif pour les idées.

Mme de Sévigné nous indique elle-même comment il faut lire. Pour jouir d'une lecture, il faut s'y attacher, la faire à loisir et avec calme et non « en courant et en grapillant les endroits plaisants ». Laisser un livre à moitié lu pour en prendre un autre, c'est proprement une injustice ; on risque ainsi de ne rien comprendre à son auteur et de le juger de travers. S'arrêter aux détails du style et condamner l'ouvrage pour quelques fautes de langue, c'est faire preuve de légèreté d'esprit :

(1) *Lettres*, IX, 324-325-326.

ce sont les idées qui comptent et le profit moral qu'on peut en tirer.

Car il faut, en lisant, recueillir les idées fortes et justes, les recueillir pour soi au lieu de les laisser dans ce livre où elles sont mortes, les animer par la réflexion et les appliquer à sa conduite. La lecture devient ainsi plus et mieux qu'un passe-temps agréable, elle est un exercice moral.

Les avantages de cet exercice sont inappréciables. Mme de Sévigné nous dit elle-même, avec simplicité, à quoi lui servent ses lectures. Nicole, le bon Nicole, à qui elle revient toujours, lui présente un miroir où elle voit les défauts de son cœur ; il l'éclaire adroitement ; il lui donne l'idée et l'envie de se corriger ; il lui apprend à combattre l'orgueil et à se soumettre en toutes choses à la volonté de Dieu.

« Je lis M. Nicole avec un plaisir qui m'enlève ; surtout je suis charmée du troisième traité, « des moyens de conserver la paix avec les hommes ». Lisez-le, je vous prie, avec attention, et voyez comme il fait voir nettement le cœur humain, et comme chacun s'y trouve et philosophes, et jansénistes, et molinistes, et tout le monde enfin. Ce qui s'appelle chercher dans le fond du cœur avec une lanterne, c'est ce qu'il fait : il nous découvre ce que nous sentons tous les jours, et que nous n'avons pas l'esprit de démêler, ou la sincérité d'avouer ; en un mot, je n'ai jamais vu écrire comme ces messieurs-là (1). »

« Vous savez que je suis toujours un peu entêtée de mes lectures. Ceux à qui je parle ou à qui j'écris ont intérêt que je lise de bons livres. Celui dont je veux

(1) *Lettres*, II, 376-377.

parler présentement, c'est toujours de Nicole, et c'est du traité d'entretenir la paix entre les hommes. Ma bonne, j'en suis charmée ; je n'ai jamais rien vu de plus utile, ni si plein d'esprit et de lumière. Si vous ne l'avez lu, lisez-le ; et si vous l'avez lu, relisez-le avec une nouvelle attention. Je crois que tout le monde s'y trouve ; pour moi, je crois qu'il a été fait à mon intention ; j'espère aussi d'en profiter, j'y ferai mes efforts. Vous savez que je ne puis souffrir que les vieilles gens disent : « Je suis trop vieux pour me corriger. » Je pardonnerais plutôt à une jeune personne de tenir ce discours. La jeunesse est si aimable qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps ; mais quand on n'est plus jeune, c'est alors qu'il faut se perfectionner, et tâcher de regagner du côté des bonnes qualités ce que l'on perd du côté des agréables. Il y a longtemps que j'ai fait ces réflexions, et par cette raison je veux tous les jours travailler à mon esprit, à mon âme, à mon cœur, à mes sentiments. Voilà de quoi je suis pleine et de quoi je remplis cette lettre, n'ayant pas beaucoup d'autres sujets (1). »

« Sur cela il faut faire des actes de résignation à l'ordre et à la volonté de Dieu. M. Nicole n'est-il pas encore admirable là-dessus. Il est vrai que c'est une perfection un peu au-dessus de l'humanité, que l'indifférence qu'il veut de nous pour l'estime ou l'improbation du monde : je suis moins capable que personne de la comprendre ; mais quoique dans l'exécution on se trouve faible, c'est pourtant un plaisir que de méditer avec lui, et de faire réflexion sur la vanité de la joie ou de la tristesse que nous recevons d'une telle fumée ; et à

(1) *Lettres*, II, 381-382.

force de trouver ses raisonnements vrais, il ne serait pas impossible qu'on s'en pût servir dans certaines occasions. En un mot, c'est toujours un trésor, quoi que nous en puissions faire, d'avoir un si bon miroir des faiblesses de notre cœur, M. d'Andilly est aussi content que nous de ce beau livre (1). »

« Je vous prie de lire, ma bonne, la seconde partie du second traité du premier tome des *Essais de Morale ;* je suis assurée que vous le connaissez, mais vous ne l'avez peut-être pas remarqué : c'est de la soumission à la volonté de Dieu. Voyez comme il nous la représente souveraine, faisant tout, disposant tout, réglant tout ; je m'y tiens : voilà ce que j'en crois ; et si en tournant le feuillet, ils veulent dire le contraire pour ménager la chèvre et le chou, ils auront sur cela la destinée à mon égard de ces ménageurs politiques, et ils ne me feront pas changer : je suivrai leur exemple, car ils ne changent pas d'avis pour changer de note (2). » Abbadie déduit avec tant de force les preuves de la religion qu'il a contribué à la rendre ferme dans sa foi. « Je suis toujours charmée que vous aimiez Abbadie. Je crois que si ce livre m'avait donné autant d'amour de Dieu qu'il m'a fortement persuadée de la vérité de ma religion, je serais une vraie sainte ; mais c'est toujours une grande avance et une grande obligation que nous avons à cet homme-là, de nous avoir ôté nos misérables doutes, et d'avoir si fortement répondu à mille objections qui paraissaient fortes ; mais après lui tout est aplani. On est honteux de n'avoir pas pensé à ce qu'il a dit ; on est tout persuadé et tout instruit de la vérité et de la sain-

(1) *Lettres*, II, 405.
(2) *Lettres*, VI, 413.

tetó d'une religion qu'on n'avait jamais considérée que superficiellement (1) ».

J'aurai à revenir, au chapitre suivant, sur les lectures de Mme de Sévigné à propos de l'éducation de Pauline. La femme de goût qui savait si bien choisir les livres de sa bibliothèque donnera à sa petite-fille, pour la guider dans son choix, des conseils judicieux et élevés.

(1) *Lettres*, IX, 176.

CHAPITRE VII

L'Education des enfants.

Mme de Sévigné ne s'est pas spécialement occupée de l'éducation des enfants comme Mme de Maintenon, ni même comme son amie Mme de La Fayette. Mais un jour elle a donné des conseils à sa fille qui devait élever ses enfants, et elle a trouvé dans son bon sens et dans son bon cœur les réflexions les plus justes et les plus nobles.

C'est presque à l'aventure, en tout cas sans une méthode bien rigoureuse qu'elle avait élevé ses enfants. Sa fille devint un peu raisonneuse, un peu philosophe et un peu insouciante, quoiqu'elle eût été formée à la simplicité et à la gravité ; et son fils, dont elle avait tâché de faire un « honnête homme », compromit son nom dans de trop folles équipées. Mme de Sévigné ne négligeait rien pour le ramener à de meilleurs sentiments et à une conduite plus réglée. « Parlons un peu de votre frère, écrivait-elle à sa fille : il est tout ce qui plaît aux autres, il est d'une faiblesse à faire mal au cœur... Il me vient tout conter, en disant qu'il se fait mal au cœur à lui-même. Je lui dis qu'il me fait mal au cœur aussi, je lui fais honte ; je lui dis que ce n'est point là la vie d'un honnête homme... Je prêche un peu ensuite ; il

demeure d'accord de tout et n'en fait ni plus ni moins (1). »

Elle reste sa confidente indulgente pour pouvoir le conseiller et le redresser. « Mon fils a conté ses folies à M. de La Rochefoucauld, qui aime les originaux. Il approuva ce que je lui dis l'autre jour, que mon fils n'était point fou par la tête, c'est par le cœur : ses sentiments sont tous vrais, sont tous faux, sont tous froids, sont tous brûlants, sont tous fripons, sont tous sincères ; enfin son cœur est fou. Nous rîmes fort de tout cela, et avec mon fils même, car il est de bonne compagnie, et dite tope à tout. Nous sommes très bien ensemble, je suis sa confidente, et je conserve cette vilaine qualité, qui m'attire de si vilaines confidences, pour être en droit de lui dire mes sentiments sur tout. Il me croit autant qu'il peut, il me prie que je le redresse : je le fais comme une amie (2). »

On sait que les efforts de Mme de Sévigné ne furent pas vains ; son fils finit par se convertir et nous avons vu ailleurs avec quelle ferveur il se préparait à la mort.

En Mme de Sévigné la grand'mère eut pour l'éducation de ses petits-enfants des intuitions et des délicatesses qui avaient manqué à la mère. Elle avait réfléchi et elle avait trouvé dans l'expérience autant de choses que dans son esprit. Elle trace quelque part ce qu'on pourrait appeler son idéal d'éducation ; ce sont les filles de Sainte-Marie de Nantes qui le lui ont présenté réalisé. « Ma consolation, c'est d'être à mes filles de Sainte-Marie : elles sont aimables ; elles ont conservé une idée de vous, dont elles me font leur cour ; elles ne

(1) *Lettres*, II, 196.
(2) *Lettres*, II, 177.

sont point folles ni prévenues, comme celles de Paris ; elles ne croient point le pape d'aujourd'hui hérétique ; elles savent leur religion ; elles ne jetteront point par terre l'Ecriture sainte, parce qu'elle est traduite par les plus honnêtes gens du monde, elles font honneur à la grâce de Jésus-Christ ; elles connaissent la Providence ; elles élèvent bien leurs petites filles; elles ne leur apprennent point à mentir ni à dissimuler leurs sentiments ; point de coquesigrues ni d'idolâtrie : enfin je les aime. M. de Grignan les croira jansénistes, et moi je pense qu'elles sont chrétiennes ; il y en a deux qui ont bien de l'esprit. J'irai demain écrire daus cette maison ; j'y dînerai dimanche : encore une fois, c'est ma consolation (1). »

C'est suivant ces principes qu'elle voudrait élever ses trois petits-enfants, le petit marquis de Grignan, Marie-Blanche et Pauline.

Le petit marquis est à peine sevré qu'elle recommande à sa fille de s'en occuper et d'en faire un honnête homme. « Pour notre pichon, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour à la Grignan. Vous me le représentez fort joli, fort aimable ; cette timidité vous faisait peur mal à propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses : ils sont filles tant qu'ils ont une robe (2). »

Il est timide, il faut le guérir de ses craintes irraisonnées. « Je veux vous parler du petit marquis. Je vous

(1) *Lettres*, VI, 399.
(2) *Lettres*, IV, 478.

prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin. Songez que le charmant marquis a tremblé jusqu'à dix ou douze ans, et que la Troche avait si grand'peur de toutes choses que sa mère ne voulait plus le voir : ce sont deux assez braves gens pour vous rassurer. Ce sont des enfances ; et en croissant, au lieu de craindre les loups-garous, ils craignent le blâme, ils craignent de ne pas être estimés autant que les autres ; et c'est assez pour les rendre braves et pour les faire tuer mille fois : ne vous impatientez donc point (1). »

On ne doit jamais lui pardonner un mensonge. « Je trouve que le pichon est fort joli : vous lui faites un bien extrême de vous amuser à sa petite raison naissante ; cette application à le cultiver lui vaudra beaucoup. Je vous prie de lui pardonner tout ce qu'il avouera naïvement, jamais une menterie (2). »

Il ne faut pas lui rabattre le courage, mais le fortifier contre sa timidité naturelle. « Il me paraît déjà un fort honnête homme ; j'aimerais mieux son bon sens et sa droite raison que toute la vivacité de ceux qu'on admire à cet âge, et qui sont des sots à vingt ans. Soyez contente du vôtre, ma fille, et menez-le doucement, comme un cheval qui a la bouche délicate et souvenez-vous de ce que je vous ai dit sur sa timidité (3). »

A peine âgé de douze ans, il est jugé assez formé pour faire ses débuts dans le monde sous l'œil de sa grand'mère. Elle est heureuse de voir et d'annoncer qu'il plaît et qu'il est « joli ». « Votre fils plaît extrêmement, il a quelque chose de piquant et d'agréable dans

(1) *Lettres*, IV, 478.
(2) *Lettres*, V, 5.
(3) *Lettres*, V, 198.

la physionomie ; on ne saurait passer les yeux sur lui comme sur une autre, on s'arrête (1). »

« Notre petit homme a été admiré de tout le monde ; Mme de La Fayette et son fils m'en écrivent des merveilles.

« Voici, ma chère enfant, un grand hiver pour lui : sa vie est pressée d'une manière que si vous aviez donné à l'enfance ce qu'on y donnait autrefois, vous n'y auriez pas trouvé votre compte ; vous avez pris vos mesures selon sa destinée ; il faut qu'il joue un grand rôle à quatorze ans, il faut donc qu'on commence à le voir deux ans auparavant... Il s'est montré au Roi, il a été bien regardé, sa figure plaît, et sa physionomie n'a rien de commun ; il faut croire que si les paroles avaient suivi les pensées vous en auriez entendu de fort agréables. Vous concevez sans peine la part intime que je prends à tout cela (2). » Capitaine à quinze ans, il prend part au siège de Philipsbourg et il reçoit sa première blessure à Manheim. Ce n'est qu'une légère contusion, mais elle suffit pour lui assurer à Paris un magnifique succès. « Le petit fripon, après nous avoir mandé qu'il n'arriverait qu'hier mardi, arriva comme un petit étourdi avant-hier, à sept heures du soir, que je n'étais pas encore rentrée de la ville. Son oncle le reçut et fut ravi de le voir ; et moi, quand je revins, je le trouvai tout gai, tout joli, qui m'embrassa cinq ou six fois de très bonne grâce ; il me voulait baiser les mains, je voulais baiser ses joues, cela faisait une contestation ; enfin je pris possession de sa tête, je la baisai à ma fantaisie. Je voudrais que vous l'eussiez entendu

(1) *Lettres*, VII, 164.
(2) *Lettres*, VII, 373, 374.

conter négligemment sa contusion, et la vérité du peu de cas qu'il en fit, et du peu d'émotion qu'il en eut, lorsque dans la tranchée tout en était en peine. Au reste, ma chère enfant, s'il avait retenu vos leçons, et qu'il se fût tenu droit, il était mort ; mais suivant sa bonne coutume, étant assis sur la banquette, il était penché sur le comte de Guiche, avec qui il causait : vous n'eussiez jamais cru, ma fille, qu'il eût été si bon d'être un peu de travers. Nous causons avec lui sans cesse, nous sommes ravis de nous voir, et nous soupirons que vous n'ayez point le même plaisir... il est en vérité fort joli (1). »

Il est soigné et choyé par sa grand'mère qui n'oublie pas cependant de former son esprit par des conversations sérieuses. « Je lui dis sans cesse de profiter du solide bonheur d'avoir un oncle comme le Chevalier ; nous causons avec lui fort utilement : il y a bien de petites choses qu'il faut encore lui apprendre pour le manège de la société et de la conversation. Quand il retombe quelquefois ou à être distrait, ou à faire des questions mal placées, je me souviens de la fable de la chatte qui devint femme ; elle s'échappait quelquefois quand elle voyait passer une souris ; aussi le marquis, qui est un homme, laisse quelquefois voir un moment qu'il est enfant (2). »

Elle est fâchée qu'il n'aime pas la lecture et elle fait tout pour le détourner du jeu qu'il préfère aux livres. « Il ne faut point, ma fille, que vous comptiez sur ses lectures : il nous avoua hier tout bonnement qu'il en est incapable présentement ; sa jeunesse lui fait du bruit, il n'entend pas. Nous sommes affligés qu'au moins il

(1) *Lettres*, VIII, 307, 308.
(2) *Lettres*, VIII, 348.

n'en ait pas d'envie ; nous voudrions que ce ne fût que le temps qui lui manquât, mais c'est la volonté. Sa sincérité nous empêcha de le gronder. Cela viendra sans doute ; il est impossible qu'avec autant d'esprit et de bon sens, aimant la guerre, il n'ait point envie de savoir ce qu'ont fait les grands hommes du temps passé (1). »

« Je plains ceux qui n'aiment point à lire. Votre enfant est de ce nombre jusqu'ici ; mais j'espère, comme vous, que quand il verra ce que c'est que l'ignorance à un homme de guerre, qui a tant à lire des grandes actions des autres, il voudra les connaître, et ne laissera pas cet endroit imparfait. La lecture apprend aussi, ce me semble, à écrire. Je connais des lieutenants généraux dont le style est populaire ; c'est pourtant une jolie chose que de savoir écrire ce que l'on pense ; mais c'est quelquefois aussi que ces gens-là écrivent comme ils pensent et comme ils parlent, tout est complet. Je crois que le marquis écrira bien : il y a longtemps que je veux qu'il vous aille voir au mois de novembre (2). »

« J'ai écrit au marquis, quoique je lui eusse déjà fait mon compliment ; je le prie de lire dans cette vilaine garnison où il n'a rien à faire ; je lui dis que, puisqu'il aime la guerre, il est monstrueux de n'avoir point envie de voir les livres qui en parlent, et les gens qui ont excellé dans cet art ; je le gronde, je le tourmente ; j'espère que nous le ferons changer ; ce serait la première porte qu'il nous aurait refusé d'ouvrir. Je suis moins fâchée qu'il aime un peu à dormir, sachant bien qu'il ne manquera jamais ce qui touche sa gloire, que

(1) *Lettres*, VIII, 426.
(2) *Lettres*, IX, 120.

je ne le suis de ce qu'il aime à jouer. Je lui fais entrevoir que c'est sa ruine, et ce qui lui apprendra mille mauvaises choses qu'il devrait ignorer : s'il joue peu, il perdra peu ; mais c'est une petite pluie qui mouille : s'il joue mal, il sera trompé ; il faudra payer ; et s'il n'a point d'argent, ou il manquera de parole, ou il prendra sur son nécessaire. On est malheureux aussi parce qu'on est ignorant ; car même sans s'être trompé, il arrive que l'on perd toujours. Enfin, ma fille, ce serait une très mauvaise chose, et pour lui, et pour vous qui en sentiriez le contre-coup. Il serait donc bien heureux d'aimer à lire comme Pauline, qui aime à savoir et à connaître (1). »

Marie-Blanche, la sœur du petit marquis, fut confiée à Mme de Sévigné, qui veilla sur ses premières années et prit grand plaisir à l'élever. Elle donne sur sa petite-fille les plus amusants détails. « Mme du Puy du Fou ne veut pas que je mène la petite enfant. Elle dit que c'est la hasarder, et là-dessus je rends les armes : je ne voudrais pas mettre en péril sa petite personne ; je l'aime tout à fait. Je lui ai fait couper les cheveux ; elle est coiffée hurlubrelu ; cette coiffure est faite pour elle, Son teint, sa gorge, tout son petit corps est admirable, elle fait cent petites choses, elle parle, elle caresse, elle bat, elle fait le signe de la croix, elle demande pardon, elle fait la révérence, elle baise la main, elle hausse les épaules, elle danse, elle flatte, elle prend le menton : enfin elle est jolie de tout point. Je m'y amuse les heures entières. Je ne veux point que cela meure. Je vous le disais l'autre jour, je ne sais point comme l'on fait pour ne pas aimer sa fille (2)... »

(1) *Lettres*, IX, 352.
(2) *Lettres*, III, 79.

Ce fut avec un grand serrement de cœur qu'elle s'en sépara pour l'envoyer chez les filles de Sainte-Marie à Aix ; mais il fallait songer à son avenir. « J'ai le cœur serré de ma petite-fille : elle sera au désespoir de vous avoir quittée, et d'être, comme vous dites, en prison. J'admire comme j'eus le courage de vous y mettre ; la pensée de vous voir souvent et de vous en retirer me fit résoudre à cette barbarie, qui était trouvée alors une bonne conduite, et une chose nécessaire à votre éducation. Enfin, il faut suivre les règles de la Providence, qui nous destine comme il lui plaît (1). »

Avec les conseils que Mme de Sévigné donne pour sa petite-fille Pauline, on pourrait faire un petit traité de l'éducation des filles qui serait incomplet et exquis. Tant qu'elle est toute petite, sa mère n'a qu'un devoir envers elle, l'aimer, la garder avec elle, s'amuser d'elle, s'occuper d'elle : « Je voudrais bien voir ce petit marquis : mais j'aimerais bien à patronner les grosses joues de Pauline ; ah ! que je la crois jolie ! Je vous assure qu'elle vous ressemblera ; une tête blonde, frisée naturellement est une agréable chose, aimez, aimez-la, ma fille ; vous avez assez aimé votre mère ; ce qui reste à faire ne vous donnera que de l'ennui. Que craignez-vous ? Ne vous contraignez point, laissez un peu aller votre cœur de ce côté-là : je suis persuadée que cela vous divertira extrêmement (2). »

« Aimez, aimez Pauline ; donnez-vous cet amusement ; ne vous martyrisez point à vous ôter cette petite personne : que craignez-vous ? Vous ne laisserez pas de la mettre au couvent pour quelques années, quand vous

(1) *Lettres*, IV, 432.
(2) *Lettres*, V, 222.

jugerez nécessaire. Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trouver assez salé, quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable (1). » « Mais parlons de Pauline : l'aimable, la jolie petite créature ! hélas ! ai-je été jamais si jolie qu'elle ? on dit que je l'étais beaucoup. Je suis ravie qu'elle vous fasse souvenir de moi : je sais bien qu'il n'est pas besoin de cela ; mais enfin j'en ai une joie sensible ; vous me la dépeignez charmante, et je crois tout ce que vous m'en dites : je suis étonnée qu'elle ne soit pas devenue sotte et ricaneuse dans ce couvent ; ah ! que vous avez bien fait, ma fille, de la reprendre ! Gardez-la, ne vous privez pas de ce plaisir : la Providence en aura soin. Ne lui dites-vous pas qu'elle a une *bonne* ? Serait-il bien possible que je trouvasse encore de la place pour aimer, et de nouveaux attachements ? Je vous conseille de ne vous point défendre de la tendresse qu'elle vous inspire, quand vous devriez la marier en Béarn (2). »

« Que vous avez bien fait de fourrer dans votre litière tous vos petits enfants ! la jolie petite compagnie ! Si j'avais été du conseil, j'aurais bien opiné comme vous avez fait : vous le verrez par le conseil que je donne à Pauline dans la réponse toute régulière que je lui fais. Elle est aimable, elle ne peut jamais incommoder. Jouissez-en, ma fille, ne vous ôtez point toutes ces petites consolations. Il y a tant de peines dans la vie, elle passe si vite ; j'ai quelque plaisir de songer à celui que Pauline vous donne (3). »

(1) *Lettres*, v, 225.
(2) *Lettres*, vi, 37.
(3) *Lettres*, vi, 84.

Elle grandit, sa raison s'éveille, il faut causer avec elle comme avec une grande personne et lui parler raison. « Vous me faites un joli portrait de Pauline ; je la reconnais, elle n'est point changée, comme disait M. de Grignan ; voilà une fort aimable petite personne, et fort aisée à aimer. Elle vous adore ; et sa soumission à ses volontés, si vous voulez qu'elle vous quitte, me fait une pitié et une peine extrême et j'admire le pouvoir qu'elle a sur elle. Pour moi, je jouirais de cette jolie petite société, qui vous doit faire un amusement et une occupation : je la ferais travailler, lire de bonnes choses, mais point trop simples ; je raisonnerais avec elle, je verrais de quoi elle est capable, et je lui parlerais avec amitié et avec confiance ; jamais vous ne serez embarrassée de cette enfant ; au contraire, elle pourra vous être utile. Enfin j'en jouirais, et ne me ferais point le martyre, au milieu de tous ceux dont la vie est pleine, de m'ôter cette consolation (1). »

« J'embrasse tous mes Grignans et Pauline en particulier : je la trouve bien avancée d'avoir lu les *Métamorphoses ;* on ne revient point de là à la *Guide des pécheurs ;* donnez-lui hardiment les *Essais de Morale.* On voit à ses réponses qu'elle a beaucoup d'esprit et de vivacité. Joignez cela avec beaucoup d'envie de vous plaire, et vous ferez une merveille de cette petite cire molle, que vous tournerez comme vous vous voudrez. Parlez-lui de ce qui lui convient, comme je vous ai ouïe souvent à votre fils ; de la manière dont vous me la représentez, elle en profitera à vue d'œil, et cela vous fera un grand amusement et une occupation digne

(1) *Lettres*, VII, 236, 227.

de vous, et selon Dieu et selon le monde (1) »

« Que faites-vous de Pauline ? Pourquoi ne la mèneriez-vous pas avec vous ? Je l'ai dépeinte à Mme de La Fayette ; elle ne croit pas que vous puissiez ne vous y point attacher : elle vous conseille d'observer la pente de son esprit, et de la conduire selon vos lumières ; elle approuve extrêmement que vous causiez souvent avec elle, qu'elle travaille, qu'elle lise, qu'elle vous écoute, et qu'elle exerce son esprit et sa mémoire (2). »

Son esprit s'éveille, il faut l'occuper en lui faisant apprendre une langue ; qu'elle étudie l'italien.

Pauline grandit et Mme de Grignan s'aperçoit un jour qu'elle n'est pas parfaite. La belle découverte ! comme si les défauts n'étaient pas naturels ! Il ne faut pas la rudoyer mais la corriger par la douceur et par la bonté : l'envie de plaire fera sur elle plus que toutes les gronderies. « Au reste, ma fille, pensiez-vous que Pauline dût être parfaite ? Elle n'est pas douce dans sa chambre : il y a bien des gens fort aimés, fort estimés, qui ont ce défaut ; je crois qu'il vous sera aisé de l'en corriger ; mais gardez-vous surtout de vous accoutumer à la gronder et à l'humilier. » (3) « Pauline n'est donc pas parfaite ; je n'eusse jamais cru que la principale de ses imperfections eût été de ne pas savoir sa religion. Vous la lui apprendrez, ma fille : vous la savez fort bien, vous avez les bons livres ; c'est un devoir ; en récompense votre bellesœur l'abbesse lui apprendra à vivre dans le monde (4). » « Parlons un peu de Pauline, cette petite grande fille, toute aimable,

(1) *Lettres*, VIII, 232.
(2) *Lettres*, VIII, 235.
(3) *Lettres*, VIII, 317, 318.
(4) *Lettres*, VIII, 461.

toute jolie ; je n'eusse jamais cru qu'elle eût été farouche : je la croyais toute miel ; mais, mon enfant, ne vous rebutez point : elle a de l'esprit, elle vous aime, elle s'aime elle-même, elle veut plaire ; il ne faut que cela pour se corriger, et je vous assure que ce n'est point dans l'enfance qu'on se corrige : c'est quand on a de la raison ; l'amour-propre, si mauvais à tant d'autres choses, est admirable à celle-là ; entreprenez donc de lui parler raison, et sans colère, sans la gronder, sans l'humilier, car cela révolte ; et je vous réponds que vous en ferez une petite merveille. Faites-vous de cet ouvrage une affaire d'honneur, et même de conscience : apprenez-lui à être habile ; c'est un grand point que d'avoir de l'esprit et du goût comme elle en a (1). »

« Je veux vous dire un mot de Pauline : ne vous avais-je pas bien dit que l'envie de vous plaire achèverait de la rendre parfaite ? Il ne fallait point la mener durement, et vous voyez ce que la douceur a fait sur son esprit ; j'en ai une sensible joie, et pour elle et pour vous qui aimerez cette petite personne, dont vous ferez une compagnie fort aimable. Adieu, mon enfant ; je vous aime par bien des raisons, mais surtout parce que vous m'aimez ; celle-là est fort pressante, et prend le lièvre au corps (2). »

Pauline est devenue une jeune fille et il s'agit de former son esprit et son cœur. Qu'elle écrive pour se façonner et apprendre sa langue. « Comtesse, servez-vous, je vous prie, de ce petit secrétaire qui me plaît fort. Pauline se façonnera fort en écrivant ce que vous pensez ; rien ne saurait être si bon pour elle et pour vous (3). »

(1) *Lettres*, VIII, 491.
(2) *Lettres*, IX, 191.
(3) *Lettres*, IX, 28.

Qu'elle lise surtout un peu à sa guise et sans être contrariée. Un directeur scrupuleux lui a interdit de lire Corneille ; Mme de Sévigné s'indigne, elle ne comprend pas que les beaux sentiments du *Cid* et de *Polyeucte* soient dangereux pour Pauline et elle demande qu'on lui enseigne un christianisme plus ouvert. « Je ne pense pas que vous ayez le courage d'obéir à votre père Lanterne ; voudriez-vous ne pas donner le plaisir à Pauline, qui a bien de l'esprit, d'en faire quelque usage, en lisant les belles comédies de Corneille, et *Polyeucte* et *Cinna,* et les autres ? N'avoir de la dévotion que ce retranchement sans y être portée par la grâce de Dieu, me paraît être bottée à cru : il n'y a point de liaison ni de conformité avec tout le reste. Je ne vois point que M. et Mme Pomponne en usent ainsi avec Félicité, à qui ils font apprendre l'italien et tout ce qui sert à former l'esprit : je suis assurée qu'elle étudiera et expliquera ces belles pièces dont je viens de vous parler. Ils ont élevée Mme de Vins de la même manière, et ils ne laisseront pas d'apprendre parfaitement bien à leur fille comme il faut être chrétienne, ce que c'est que d'être chrétienne, et toute la beauté et solide sainteté de notre religion : voilà tout ce que je vous en dirai (1). »

Elle ne s'émeut pas en apprenant que sa petite-fille aime les romans ; elle les a aimés elle-même, elle les a lus dans l'enfance et ne s'en est pas mal trouvée. Les lectures romanesques n'ont de danger que pour les cœurs romanesques ou mal tournés, mais tout est sain aux sains. Ce serait cependant mauvais signe si Pauline préférait les romans aux livres sérieux. « Je ne veux rien dire sur les goûts de Pauline ; je les ai eus avec

(1) *Lettres*, IX, 41.

tant d'autres qui valent mieux que moi, que je n'ai qu'à me taire. Il y a des exemples des bons et des mauvais effets de ces sortes de lectures ; vous ne les aimez pas, vous avez fort bien réussi : je les aimais, je n'ai pas trop mal couru ma carrière ; tout est sain aux sains, comme vous dites. Pour moi, je voulais m'appuyer dans mon goût, je trouvais qu'un jeune homme devenait généreux et brave en voyant mes héros, et qu'une fille devenait honnête et sage en lisant Cléopâtre. Quelquefois il y en a qui prennent un peu les choses de travers ; mais elles ne feraient peut-être guère mieux, quand elles ne sauraient pas lire : quand on a l'esprit bien fait, on n'est pas aisée à gâter ; Mme de La Fayette en est encore un exemple. Cependant il est très assuré, très vrai, très certain que M. Nicole vaut mieux ; vous en êtes charmée, c'est son éloge ; ce que j'en ai lu chez Mme de Coulanges, me persuade aisément qu'il vous doit plaire. Si Dieu se sert de cet aimable livre pour vous donner son amour, vous serez bien heureuse et bien digne d'envie ; il me donne au moins la grâce d'être persuadée qu'il n'y a rien que cela de véritablement souhaitable en ce monde.

« Cela supposé, je vous conjure, ma chère Pauline, de ne pas tant laisser tourner votre esprit du côté des choses frivoles, que vous n'en conserviez pour les solides et pour les histoires ; autrement votre goût aurait les pâles couleurs. Nous lisons l'histoire de *l'Eglise* de M. Godeau ; vraiment, c'est une très belle chose ; quel respect cela donne pour la religion ! avec l'Abbadie, on serait toute prête à souffrir le martyre (1). » Il faut apprendre à Pauline à s'intéresser plus à la réalité qu'à

(1) *Lettres*, IX, 315.

la fiction, à l'histoire qu'aux romans. « Nous lisons la *Vie de Théodose ;* mon fils la fait encore valoir, car vous savez comme mes enfants savent lire. C'est en vérité la plus belle chose du monde, et d'un style parfait ; mais un tel livre ne nous dure que deux jours ; je l'avais lu, il m'a été nouveau. Je serais fâchée par exemple que Pauline n'eût point de goût pour une si belle vie : les romans ne doivent pas gâter ces sortes de beautés, ou ce serait mauvais signe (1). » Surtout qu'elle ait de l'ordre et de la méthode dans ses lectures.

« Les romans sont bientôt lus : je voudrais qu'elle eût quelque ordre dans le choix des histoires, qu'elle commençât par un bout et finît par l'autre, pour lui donner une teinture légère mais générale, de toutes choses (2). »

Enfin Pauline ne devra pas oublier qu'elle est chrétienne : laissant de côté les moralistes trop désenchantés comme Montaigne qui pourraient la troubler dans son optimisme, elle s'attachera aux livres de dévotion : « Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire ; les romans, les comédies, les Voiture, les Sarrasin, tout cela est bientôt épuisé : a-t-elle tâté de Lucien ? est-elle à portée des *Petites Lettres ?* Après il faut l'histoire ; si on a besoin de lui pincer le nez pour la lui faire avaler, je la plains. Pour les beaux livres de dévotion, si elle ne les aime pas, tant pis pour elle ; car nous ne savons que trop que même sans dévotion on les trouve charmants. A l'égard de la morale, comme elle n'en ferait pas un si bon usage que vous, je ne voudrais point

(1) *Lettres*, IX, 328.
(2) *Lettres*, IX, 353.

du tout qu'elle mît son petit nez ni dans Montaigne, ni dans Charron, ni dans les autres de cette sorte ; il est bien matin pour elle. La vraie morale de son âge, c'est celle qu'on apprend dans les bonnes conversations, dans les fables, dans les histoires par les exemples ; je crois que c'est assez. Si vous lui donnez un peu de votre temps pour causer avec elle, c'est assurément ce qui serait le plus utile : je ne sais si tout ce que je vous dis vaut la peine que vous le lisiez : je suis bien loin d'abonder dans mon sens (1). »

Ces affectueux conseils où la spirituelle grand'mère a mis tout son esprit et tout son cœur méritent d'être recueillis et médités encore aujourd'hui. Mme de Maintenon et Fénelon, traitant de l'éducation des filles, nous ont laissé plus de détails et un système plus complet et mieux lié. Ils n'ont pas montré une connaissance plus fine de l'âme des enfants et ils n'ont rien dit de plus lumineux ou de plus large.

(1) *Lettres*, IX, 413.

CHAPITRE VIII

Quelques conseils et quelques exemples.

Mme de Sévigné, je l'ai dit, n'est pas moraliste de profession ; elle cause la plume à la main et elle tombe dans les propos de morale par une pente naturelle de son esprit, mais sans ordre et sans méthode. Aussi sa correspondance est pleine de réflexions et de conseils qu'il est difficile de classer et de ranger sous une rubrique générale. Aussi bien je n'y ai pas tâché ; et je rassemble ces réflexions et ces conseils dans ce dernier chapitre, uniquement parce que je n'ai pu les mettre ailleurs. Ce chapitre aurait pu être très long et s'enfler jusqu'aux proportions d'un petit volume, si j'avais voulu recueillir tous les fragments où une pensée morale se révèle ; j'en ai laissé beaucoup de parti pris.

Les observations que je vais indiquer tentent toutes à recommander pour la vie courante les qualités particulières que Mme de Sévigné aimait et affectait : le bon sens, la droiture, la franchise et la simplicité.

« Je crois, répétait-elle souvent, que le milieu des extrémités est toujours le meilleur : tâchez, mon enfant, écrivait-elle à sa fille, de vous accommoder un peu de ce qui n'est pas mauvais, ne vous dégoûtez point de ce qui n'est que médiocre, faites-vous un plaisir de ce qui n'est que ridicule (1). »

(1) *Lettres*, II, 115.

Les commentaires et les méprises des sots peuvent impatienter, mais il convient de ne pas s'en émouvoir avec excès et de continuer son chemin. « Il est vrai que cela impatiente de faire aussi bien que vous faites, et de rencontrer des sots en son chemin, qui vous confondent avec les malfaiteurs. Cela dégoûte de faire son devoir ; mais ce que je remarque en vous, c'est que cette injustice vous pique avec excès, et que tout aussitôt vous vous jetez dans les extrémités. Si jamais vous apportez ici cette sorte d'esprit, il y aura plaisir à vous mettre en colère (1). » Malgré sa sympathie profonde pour Port-Royal, Mme de Sévigné est amenée par son bon sens à condamner les arguties de ses amis les jansénistes, elle est d'avis qu'il faut fermer son esprit aux doctrines trop compliquées. « Corbinelli me viendra voir ici ; il a fort approuvé et admiré ce que vous mandez de cette métaphysique, et de l'esprit que vous avez eu de la comprendre. Il est vrai qu'ils se jettent dans de grands embarras, aussi bien que sur la prédestination et sur la liberté. Corbinelli tranche plus hardiment que personne ; mais les plus sages se tirent d'affaire par un *altitudo*, ou par imposer silence comme notre cardinal. Il y a le plus beau galimatias que j'aie encore vu au vingt-sixième article du dernier tome des *Essais de morale*, dans le traité de tenter Dieu.

« Cela divertit fort ; et quand d'ailleurs on est soumise, que les mœurs n'en sont pas dérangées, et que ce n'est que pour confondre les faux raisonnements, il n'y a pas grand mal ; car s'ils voulaient se taire, nous ne dirions rien ; mais de vouloir à toute force établir leurs maximes, nous traduire saint Augustin, de peur que

(1) *Lettres*, III, 354.

nous ne l'ignorions, mettre au jour tout ce qu'il y a de plus sévère, et puis conclure comme le P. Bauny, de peur de perdre le droit de gronder : il est vrai que cela impatiente ; et pour moi, je sens que je fais comme Corbinelli, je veux mourir si je n'aime mille fois mieux les jésuites ; ils sont au moins tout d'une pièce, uniformes dans la doctrine et dans la morale. Nos frères disent bien, et concluent mal ; ils ne sont point sincères : me voilà dans Escobar. Ma fille, vous voyez bien que je me joue et que je me divertis (1). »

La droiture et la franchise sont les qualités des belles âmes. « Ce qui est bon est bon : ce qui est vrai est vrai (2). »

Mme de Sévigné écrit à sa fille : « Conservez bien vos sentiments, vos pensées, la droiture de votre esprit : repassez quelquefois sur tout cela, comme on sent l'eau de la reine de Hongrie quand on est dans le mauvais air ; ne prenez rien du pays où vous êtes (3). »

« Ah ! ma chère enfant, qu'il y a longtemps que je suis de votre avis, rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne âme : on la voit en toutes choses comme au travers d'un cœur de cristal ; on ne se cache point ; vous n'avez point vu de dupes là-dessus : on n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps. Il faut être, si l'on veut paraître : le monde n'a point de longues injustices ; vous devez être de cet avis pour vos propres intérêts. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur (4). »

(1) *Lettres*, v, 215, 216.
(2) *Lettres*, IX, 257.
(3) *Lettres*, IX, 24.
(4) *Lettres*, IV, 126.

A la droiture, il faut joindre un peu de simplicité, Mme de Grignan n'est pas simple ; elle se tourmente la tête par des réflexions compliquées et tristes. Mme de Sévigné lui recommande d'avoir moins d'esprit et de se mieux porter (1). La simplicité donne le bonheur ; le maréchal de Lorges « est aise parce qu'il est content, et il est content parce qu'il a l'esprit bien fait (2). » La simplicité nous aide à prendre vite un parti ; les esprits complexes sont irrésolus. Mme de Sévigné reproche à sa fille de tomber dans ce défaut (3). L'irrésolution amène à la versatilité qui est désobligeante et dangereuse (4).

Mme de Sévigné — c'était inévitable dans une correspondance de famille — est amenée souvent à toucher à des questions d'argent. On croirait parfois qu'elle y apporte quelque âpreté. En réalité elle est bien éloignée d'être avare, elle exprime même son horreur pour l'avarice en termes un peu vifs (5). Mais si l'avarice est un vice odieux l'ordre est presque une vertu morale (6). L'ordre d'ailleurs est une condition de la probité ; il faut veiller à ses affaires, si l'on veut pouvoir payer ses dettes. Mme de Sévigné renonce même à voir sa fille pour aller en Bretagne recueillir ses revenus et elle s'explique sur ce point avec beaucoup de dignité (7).

Le plus grand ennemi de l'ordre dans l'économie domestique c'est le jeu, qui a de tout temps ruiné et désor-

(1) *Lettres*, VI, 402.
(2) *Lettres*, IV, 494.
(3) *Lettres*, III, 367-368.
(4) *Lettres*, II, 374.
(5) *Lettres*, X, 231, 235.
(6) *Lettres*, II, 261 ; III, 6, 7, 8.
(7) *Lettres*, VII, 3 ; II, 312.

ganisé les familles. M. et Mme de Grignan jouaient et perdaient au jeu, Mme de Sévigné leur en fait reproche en termes très vifs (1).

J'aurais voulu terminer ce chapitre par quelques pages où Mme de Sévigné nous fait connaître des âmes d'élite qui donnèrent au XVIIe siècle l'exemple de la force morale. Je renvoie le lecteur aux lettres qu'elle consacre à Pomponne (2), à Turenne (3) et à Condé (4). Aux qualités qu'elle admire en eux on voit quel était son idéal moral, vivre avec fermeté mais sans raideur, se laisser guider par son cœur en n'oubliant pas de mettre dans le cœur un peu de bon sens, supporter les chagrins de la vie en pensant à Dieu qui les envoie, et mourir chrétiennement pour mériter le bonheur après la mort. Ce mélange exquis de sagesse humaine et de sagesse chrétienne ressemble fort à la sagesse sans épithète.

(1) *Lettres*, II, 521, 528, 529, 546 et IV, 168.
(2) *Lettres*, VI, 87 à 102, 152, 153.
(3) *Lettres*, IV, 33 à 53.
(4) *Lettres*, VII, 528 à 531 et VIII, 47 à 50.

TABLE DES MATIÈRES

1261-06. — Imp. des Orph.-Appr., F. Blétit, 40, rue La Fontaine, Paris

BLOUD & Cie, Éditeurs, 4, rue Madame, Paris (VIe)

Collection Science et Religion

Etudes pour le temps présent

Volumes in-12. — Prix, *franco :* **0 fr. 60.**

Chefs-d'œuvre de la littérature Religieuse

Cette nouvelle série a pour but de mettre à la portée des bourses les plus modestes dans des éditions vraiment « populaires » et néanmoins « critiques », quelques-uns des textes qui sont, à juste titre, considérés comme les classiques de la pensée religieuse, et qui n'existent guère que dans des recueils d'*Œuvres complètes*, ou dans des éditions fautives et médiocres. Nous avons confié le soin de procurer ces éditions à des écrivains d'une compétence indiscutable, et dont le nom seul sera une garantie aux yeux du public. Revues sur les manuscrits ou sur les textes les meilleurs, accompagnées d'introductions et de notes, ces éditions ne se recommandent pas seulement à ceux qui veulent avoir à portée de la main les plus belles pages de la littérature religieuse, elles pourront être, dans le vrai sens du mot, de véritables éditions classiques. *Un grand nombre de volumes est en préparation dans cette section.*

390. **BOSSUET. Pensées chrétiennes et morales.** Edition nouvelle revue sur les meilleurs textes avec une introduction et des notes, par Victor GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg, Suisse .... 1 vol.

383. Victor GIRAUD, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse). — **Pascal, Opuscules choisis.**

Le Mémorial. — Le mystère de Jésus. — Prière pour le bon usage des maladies. — Sur la conversion du pécheur. — Entretien avec M. de Saci sur Epictète et Montaigne. — Fragments d'une conférence à Port-Royal. — Sur la religion. — Les deux Infinis. — Les trois ordres. — Le Pari. 1 volume.

406-407. **Pensées de Pascal,** édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une Introduction et des notes, par Victor GIRAUD. Deux volumes.


3 6105 017 790 309